

Kafka

Amerika

Traduction nouvelle et édition de Jean-Pierre Lefebvre



folio
classique

Kafka

Amerika

Traduction nouvelle et édition de Jean-Pierre Lefebvre





folio
classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Franz Kafka

Amerika

*Préface, traduction nouvelle
et édition de Jean-Pierre Lefebvre*

Postface de Jean Boutan

Gallimard

PRÉFACE

Un roman à deux titres

À la mort de Kafka, le 3 juin 1924, son ami Max Brod, qui depuis leur première rencontre en 1903 avait soutenu avec enthousiasme et obstination tous ses projets d'écriture, s'engagea dans un impressionnant programme d'édition accélérée de ses manuscrits les plus importants. Aucun de ceux-ci ne comportait d'intitulé explicite. Aucun n'était formellement achevé. N'ayant pu, pour des raisons juridiques induites par la publication séparée de son premier chapitre en 1913, commencer par le premier roman de Kafka, Max Brod fit d'abord paraître Le Procès en 1925 (l'œuvre la plus apparemment terminée, dès lors que Kafka en avait écrit la fin aussitôt après le premier chapitre, sans classer cependant les différents éléments du dossier dans un ordre définitif...), puis, sous un titre déjà choisi par lui-même, le monumental roman, lui aussi « achevé-non fini », qu'il intitula Le Château. Quand vint le tour du premier roman, dont le manuscrit, joint à celui des Journaux, avait été confié par Kafka à Milena Jesenská, Max Brod décida, en l'absence une nouvelle fois de toute indication de l'auteur, d'un titre

qui correspondait en substance au contenu du livre et l'inscrivait dans une catégorie fantasmagorique en vogue dans les années 1920 : Amerika. Du point de vue de l'éditeur, ce mot rimait utilement avec le nom, désormais célèbre, de l'auteur et consonnait parfaitement avec le langage, la réalité et l'imaginaire américains de l'époque. Sous la forme abrupte et sonore d'un cri de joie dans le désert, repris par des migrants massés sur un pont de misère, il semblait promettre au lecteur la découverte d'un univers contemporain « moderne », présent sur bien des écrans de cinéma, riche de nouveautés dans tous les domaines de la vie, auréolé des échos bibliques conventionnels de cette terre promise ouverte « à tous les possibles », nécessaires à la juste perception morale du destin négatif d'un personnage principal initialement doté de toutes les capacités. Ce titre de roman pouvait en outre s'adosser au fait que la démythification de cette terre promise était déjà bien engagée. En 1927, quand Amerika paraît à Munich chez Kurt Wolff, la très célèbre Tragédie américaine publiée en anglais aux États-Unis par l'écrivain d'origine austro-hongroise Theodore Dreiser, qui proposait une image peu flatteuse de la modernité américaine, venait de paraître à Munich dans une traduction allemande. Last but not least, enfin, l'aventure américaine de Charlie Chaplin était déjà légendaire. Le titre prévu par Kafka dès le départ, Le Disparu, ne fut rendu public par Brod qu'en 1946 et uniquement dans sa postface à la troisième édition du roman. Entre-temps, Brod avait pu disposer de la totalité du Journal et d'une partie (non identifiée) des lettres de Kafka à sa fiancée Felice Bauer. Mais longtemps encore, jusqu'en 1997, les éditeurs conservèrent l'intitulé qui avait irradié la lecture du roman pendant tout le XX^e siècle, dans le sillage du Procès et du Château.

Max Brod, en outre, avait pu observer les réactions des lecteurs lorsque le premier chapitre du roman avait été publié à part en 1913 sous le titre L'Homme de chauffe. Un fragment [Der Heizer. Ein Fragment]. Il ne pouvait redouter que le titre Amerika pût altérer la compréhension par les lecteurs du message de Kafka dans cette œuvre pourtant très différente de tout ce que l'on connaissait de lui. Bien au contraire. Le roman installait dans la réalité américaine et exhibait dans toutes ses dimensions l'espace et l'objet d'une dénonciation morale, dans un road movie de bande dessinée découpé en épisodes diversifiés riches en surprises qui auraient pu paraître en feuilleton dans les journaux et qui développaient peu à peu, après en avoir d'emblée averti ses lecteurs, la démonstration rien moins que naïve des perversions du monde américain. Si quelque facteur extérieur pouvait surdéterminer la lecture d'Amerika, c'était moins ce titre que la mémoire développée des deux romans précédemment parus. On pouvait compter qu'en parenté contrastive avec ceux-ci, le discours produit dans les chapitres du roman sur le destin personnel du jeune aventurier Karl Rossmann n'en serait que mieux perçu. On comprendrait sans tarder que ce héros de vadrouille américaine était aussi, et déjà, du genre K.

On peut même imaginer qu'ayant, dès le départ, pris connaissance du titre prévu par Kafka, Brod l'eût estimé moins adéquat, en particulier pour les publications dans d'autres langues, auxquelles, en bon professionnel du livre, il songea d'emblée.

Si Amerika en effet se comprend dans toutes les langues, il n'en va pas de même pour les cinq syllabes obscures : Der Verschollene. Ce surnom va-t-il à Karl Rossmann ? Ce qui lui arrive jusqu'à la fin de l'histoire est-il compatible avec ce mot énoncé une première fois

par Kafka le 11 novembre 1912 dans une lettre à Felice Bauer, et une dernière fois dans son Journal, le 31 décembre 1914 ?

L'Amérique du Disparu

La traduction française de Der Verschollene par Le Disparu est la plus proche qui se puisse du titre-programme allemand incontestablement prévu, et conçu, par Kafka, mais elle en affaiblit la spécificité sémantique habituelle et la finalité morale. Verschollen évoque le sort d'un individu dont on ne trouve plus aucune trace, d'un être dont on n'a pas retrouvé le corps ou la trace, marin, soldat, explorateur, disparu des grandes villes, voire ouvrage perdu d'une bibliothèque. La probabilité de la mort ou de la disparition irrémédiable est forte. D'où la notion juridique de Verschollenheit, qui devait permettre par exemple, après 1918, de verser leur pension à une catégorie importante de veuves de guerre. Le terme allemand préserve, moins que le français « disparu », la possibilité qu'on retrouve un jour l'être présentement introuvable. Produit lui-même par le participe passé d'un verbe dénotant l'évanouissement d'un son, il n'est pas associé à un verbe connotant tous les degrés du disparaître. À la fin du chapitre VI, par exemple, Karl est en mauvaise posture et disparaît bien d'un univers déterminé, abandonnant au passage sa dernière défroque sociale présentable (sa veste de garçon d'ascenseur de l'hôtel Occidental), la voiture où il est dissimulé est avalée par le trafic rectiligne, l'accident redouté un instant ne se produit pas, mais cette disparition provisoire de Karl n'est que l'une des pantomimes de la disparition définitive à venir. Il est parti de chez lui, puis il a disparu du champ de supervision de l'oncle Jacob, il fuit de nouveau en ligne droite un cocon occidental dégradé où il avait été

*accueilli mais où l'on ne veut plus de lui. Après le chapitre VI, Kafka fait une pause dans l'écriture du roman, mais il a sans doute depuis le début une idée de ce qui doit suivre : les deux bad boys et leur grosse poupée asservissent Karl, l'enferment. Personne, outre ces trois-là, ne pourrait dire où il se trouve. Jusqu'à la prochaine réapparition dans une rue, où il disparaît de nouveau derrière la porte d'une Entreprise n° 25, autrement dit d'un bordel de bas-fonds où les clients vont incognito. On doit supposer que dans la lettre à Felice, et lorsqu'il le répète dans le Journal le 31 décembre 1914, Kafka énonce ce « titre d'écriture » sur un mode programmatique essentiel et nullement éditorial ; peut-être a-t-il même déjà imaginé, et lui a-t-il déjà associé, la figure allégorique du grand théâtre d'Oklahoma^{*1}, dernière station connue du transcontinental filant vers les grandes plaines de l'Ouest et le centre des USA, après deux longs chapitres d'immobilisation dans le cabinet des sévices et sous la coupe de la fellinienne Brunelda.*

Si l'invention pragmatique de Max Brod en 1927 et le concept fantomatique installé par Kafka dès 1912, soit les deux titres différents, postulent sans doute, et comme a priori, des intentions divergentes, ils se rapportent l'un à l'autre dès le début du livre et jusqu'à sa supposée issue comme les deux pôles agissants d'une dialectique motrice de l'écriture. D'un côté, le matériau narratif Amerika, glané dans les histoires familiales, mais aussi dans des lectures, réfèrent plus spatial qu'historique, bien qu'apparemment réel et contemporain, équipé d'artefacts datés spectaculaires, mais parasité par la mémoire affleurante de l'Ancien Monde qui finit, tout comme la valise, par disparaître de l'horizon. Et, face à cet univers, au cœur de ce monde massivement habité et presque surpeuplé de phénomènes, un malin génie de la disparition, guidé

par la plume de l'auteur et motivé par des convictions personnelles, emporte le personnage principal dans des chausse-trappes, le tire vers l'abîme, engloutit peu à peu dans l'absence ou la « désapparence » (comme dit le titre anglais) le jeune témoin complice malgré lui de la facticité de ce monde nouveau, après avoir patiemment aboli chez lui, qui promettait tant, la possibilité d'en parler lui-même, comme s'il subissait la rigueur d'une Loi inflexible.

*La dualité mimée par le jeu des titres successifs est évidemment inhérente au roman lui-même. Si problématique et « décevant » qu'y soit le repérage topographique (Karl Rossmann passe-t-il la Pennsylvanie avant de plonger vers l'Ouest ?), sa référence substantielle à l'Amérique est explicitement essentielle pour Kafka. Lorsque ce dernier découvre en tête de la version publiée du premier chapitre la reproduction d'une illustration datant de 1838 (une vue du ferry à Brooklyn), il proteste auprès de son éditeur en affirmant qu'il a voulu montrer dans ce texte le New York le plus réel qui soit. Il peut au demeurant se réclamer d'un lien personnel, familial, avec l'Amérique, où trois Kafka de la famille du père (Otto, Franz et Emil) ont émigré au début du siècle. On sait qu'il a voulu lui-même y partir à son tour. S'il reconnaît avoir écrit un roman « à la Dickens », il ajoute que le sien est plus riche en informations précises sur l'Amérique que ce qu'en fait Dickens (dont le Voyage en Amérique date il est vrai de 1842 sinon le voyage lui-même). Les Pragois qui vont au cinéma savent à quoi ressemble l'Amérique contemporaine : Kafka ajoute à cette imprégnation générale un goût personnel spécifique pour la géographie ; il lit régulièrement la revue hebdomadaire *Über Land und Meer* qui renseigne sur toutes les terres du monde, mais aussi les revues en lecture libre au *Café Continental*, et bien évidemment les quotidiens (le *Prager Tagblatt*,*

*dont il découpe des extraits destinés à Felice Bauer, ou la Bohemia) : en 1912, l'année de l'élection du Président Wilson, le Prager Tagblatt a couvert les campagnes des élections américaines, comme il l'avait fait en 1904 et 1908. Il existait enfin dans les familles juives de Bohême une culture américaine diffuse d'une autre nature. Depuis le début du ^{xx} siècle les Juifs de Bohême avaient émigré par milliers aux États-Unis et souffert d'un antisémitisme plus qu'ambient. Tous ne réussissaient pas comme l'oncle Jacob du roman : les trois millions d'émigrants juifs yiddishophones de Russie et d'Europe centrale arrivés aux États-Unis depuis 1880 n'y étaient pas davantage les bienvenus. Ils étaient exclus des hôtels, des écoles, des clubs, des lieux fréquentés par l'élite anglo-saxonne blanche et le plus souvent protestante. On les soupçonnait sans doute de venir ajouter à la différence « nègre » au sein de la culture générale du pays. Ce fut manifeste dans le développement du jazz et du syndicalisme. On sait aussi le rôle joué par l'industriel Henry Ford dans la diffusion des poncifs antisémites, et quand la presse européenne rendit compte en 1915 du lynchage à Marietta (Géorgie) du Juif Leo Frank, accusé à tort du viol et du meurtre d'une jeune fille travaillant dans la même usine que lui, à Atlanta, les lecteurs pragois se souvinrent sans doute de l'affaire Hilsner ^{*2}.*

Kafka ajoutait à la pression stellaire de ce savoir américain tout ce qu'il apprenait professionnellement dans l'Office d'assurance ouvrière sur l'évolution des conditions du travail aux USA, où se déployaient les célèbres programmes de « rationalisation du travail » (le taylorisme leur a donné son nom depuis 1880). En mai 1912, quand Kafka détruit les deux cents pages du manuscrit de son premier roman américain avec le projet urgent du second en tête, il vient de lire la chronique américaine du Prager Tagblatt

dans son supplément « Aus Technik und Industrie ». La presse pragoise rendait compte des grèves, du chômage. Enfin et surtout, au cours de la même année, la Neue Rundschau avait publié régulièrement les chapitres d'un grand reportage impitoyable sur les États-Unis actuels du journaliste socialiste Arthur Holitscher, publié comme livre à la fin de 1912 sous le titre Amerika heute und morgen, dont Kafka fit l'acquisition. On y note dans les derniers chapitres (plus illustrés que les chapitres du début) un regroupement de reportages fortement critiques qui commence par des rencontres avec des Indiens, enchaîne sur une visite à Ellis Island et le terrible accueil fait aux immigrants, et conclut l'essai par un chapitre intitulé « Der Neger », avant de prendre le bateau du retour dans le dernier chapitre. Kafka avait ajouté à cette importante source d'informations « vivantes » la conférence (illustrée par des projections) du député tchèque František Soukup, L'Amérique. Images de la vie américaine (publiée en tchèque en 1912). Il disposait ainsi sur les États-Unis d'un savoir important et quasi actuel.

Oklahoma Blues

On trouvera difficilement dans Amerika des éléments précis directement inspirés des articles de Holitscher dans la Neue Rundschau bien que le lecteur ne puisse se défaire d'un sentiment permanent de familiarité avec le contenu global de ces articles, dont l'espace est au demeurant beaucoup plus vaste que celui du Disparu. L'une des références clairement identifiables est notoire : le chapitre « Der Neger » de la version publiée de Amerika heute und morgen est illustré par la photo d'une victime noire d'un lynchage en Oklahoma, pendue à une branche d'arbre, au-dessus d'un

groupe d'hommes blancs quasi goguenards. La légende dit littéralement *Idyll in Oklahoma*. Abel Meeropol n'a pas encore écrit *Strange Fruit*, en écho à la photo d'un lynchage comparable. Sa chanson date de la fin des années 1930. Mais dans les deux cas, la destination politique de l'image est manifeste et forte. Depuis la publication de la version manuscrite du roman, la critique a relevé l'orthographe erronée « *Oklahama* », que Kafka reprend sans exception dans tout le manuscrit (et que Max Brod a corrigée en « *Oklahoma* » dans ses éditions). Dans l'espace américain du roman intitulé par Kafka, l'*Oklahama* ainsi graphié se lit comme le nom du but final du voyage de Karl Rossmann, de l'État dans lequel il « disparaît » sous le nom de « *Negro* ». Sous cette forme il consonne plus directement avec le verbe latin *clamare*, connotant ainsi le psaume 130 (*De profundis clamavi*) et les poèmes éponymes de Baudelaire, ou (surtout) du poète autrichien Georg Trakl (1912). On peut postuler qu'*Oklahama* a été choisi intentionnellement par l'auteur à un moment sans doute précoce de la genèse du roman et mis en attente jusqu'en 1914 pour être le mot-espace de la « disparition » du *Disparu*. Dans la dernière phase de la fable, en effet, une rupture se produit dans la densité spatio-temporelle du récit. Pour autant qu'on puisse calculer avec précision des distances parcourues, les déplacements de Karl Rossmann dans l'espace américain sont lents et demeurent longtemps limités. Il ne s'éloigne que peu à peu de New York, la ville de transition entre l'Ancien et le Nouveau Monde. En précisant « deux jours et deux nuits » de voyage (p. 371) dans la dernière page existante du roman, Kafka fait franchir d'une traite à son personnage près de deux mille kilomètres, soit à peu près la distance de New York à Oklahoma City, dont rien ne dit que cette dernière ville serait jamais atteinte. La protection de l'oncle sénateur avait

évité à Karl le détour éprouvant par les services de l'Immigration sur l'île d'Ellis Island. Il était passé presque directement des hauteurs du navire à celles de l'immeuble de son oncle. Il était resté deux mois environ chez celui-ci. La maison de campagne des « relations » de son oncle, où quelques mésaventures l'attendaient, se trouvait dans les environs de New York, après quoi il ne s'est quasiment plus déplacé qu'à pied dans la périphérie de New York, pour rejoindre des villes aux noms improbables, inconnues des cartographes, qui pourraient se situer en Pennsylvanie. Pour rejoindre Clayton, l'introuvable station où se déroule, dans un hippodrome, le recrutement du personnel destiné au grand théâtre d'Oklahoma, Karl emprunte le subway pour s'éviter trois heures de marche (entre quinze et vingt kilomètres...). Bien plus vaste que l'espace parcouru est en revanche le panorama existentiel qui l'investit peu à peu : il mime en contre-chant un déplacement déjà plus long avant l'embarquement pour « le théâtre en plein air d'Oklahoma » et donne une signification dialectique à sa nouveauté.

S'il se pourrait que l'horizon méridional de l'Oklahoma (qui jouxte le Texas, mais est identifié dans la culture américaine comme l'Ouest légendaire de la Route 66) ait déjà été esquissé dans le projet initial du roman, c'est aussi parce qu'il avait été beaucoup question de ce futur État entre 1900 et 1910, ainsi que des sujets américains fondamentaux que ce questionnement exhibait : on avait d'abord déporté dans ce territoire, qui n'était pas encore un État, les populations indiennes expulsées de leurs terres dans les années 1890 puis ouvert leur territoire à la colonisation « blanche^{*3} » (les compagnies de chemin de fer notamment avaient acheté beaucoup de terres). L'Oklahoma n'était devenu un État des USA qu'en 1907, devenant ensuite en quelques décennies une terre

d'installation pour de nombreux émigrants européens (notamment allemands).

Peu avant d'écrire le bref texte du recueil Observation intitulé « Désir de devenir un Indien », un article du Prager Tagblatt avait parlé de l'Oklahoma et ouvert pour les lecteurs les vannes d'un déferlement d'Amérique imaginaire. Un nommé Hermann Lehmann, natif de Reichenberg, une ville du nord de la Bohême que Kafka connaissait bien, enlevé à l'âge de onze ans par les Apaches, était devenu le fils adoptif d'un chef comanche célèbre et avait pu se faire déclarer comme Indien comanche par les autorités administratives de l'Oklahoma, disparaissant définitivement de la citoyenneté et de la culture allemandes, dont il ne possédait plus la langue. L'article était fortement romancé, sur le modèle Mowgli, et l'histoire était en fait plus triviale. Mais le toponyme Oklahoma était resté associé dans la mémoire des lecteurs du quotidien pragois à la question indienne : le territoire avait servi de camp de concentration général pour les Indiens chassés de partout, avant d'être colonisés et civilisés à l'américaine. Dans le nord de la Bohême, le jeune Lehmann était certainement considéré comme « verschollen ». Pour Kafka, le nom de cet État consonnait avec celui des victimes noires de l'Amérique moderne et de l'extermination des Indiens. Soit une consonance d'emblée surdéterminée par le destin d'un peuple dont il venait de découvrir avec amour l'obstination à ne pas périr : celui des Juifs de l'Est. À tous les peuples chassés de leur terre, enfermés dans des ghettos urbains, il reste le théâtre en plein air, le plein air, pneuma sperma, de la survie.

Le détournement de la statue

Lestée en quelque sorte a priori (sinon consciemment) par ce tropisme « oklahamien », l'Amérique du roman se présente ainsi crûment dès les premières lignes pour ce qu'elle est, en brandissant son emblème réel, au risque plus qu'assumé de décevoir ou d'irriter le lecteur. Cet emblème n'est pas l'enseigne du Droit attaché aux Lumières, mais celui de la violence faite aux victimes.

Alors que le départ en Amérique du jeune Européen de seize ou dix-sept ans (le texte hésite, mais Brod opte pour seize ans) est expliqué d'emblée sur un mode traditionnel et quasi réaliste par une séduction sexuelle suivie d'une naissance (on apprend plus tard seulement, avec quelques détails, que la servante séductrice avait l'âge d'être la mère du jeune Karl...), et tandis que le jeune migrant malgré lui observe depuis le pont supérieur du transatlantique l'entrée dans le port de New York, plusieurs infractions brutales à l'ordre des choses connues viennent semer le trouble dans l'esprit du lecteur des premières lignes. Il semble que le débarquement ait commencé, mais Karl contemple encore la célèbre statue de la Liberté et la voit soudain brandir très haut non l'accueillant flambeau philanthropique mais un glaive menaçant. Il ne s'agit nullement d'une bévue. Kafka n'a rien modifié à ce premier alinéa quand le premier chapitre en a été publié. Il a même biffé dans le manuscrit : « il garda les yeux levés dans sa direction et rejeta ce qu'il avait appris sur elle ».

Kafka savait à l'évidence ce que brandissait depuis 1886 cette effigie symbolique à l'entrée du port de New York et ne suggère pas que cette transformation puisse relever d'une illusion prémonitoire (qui ressortirait, en tant que telle, à une narration réaliste). L'article défini (« l'épée ») présente la chose comme un détail universellement connu. L'emblème castrateur prend sans doute place aussi parmi les images dédiées à la question sexuelle dans

l'antiroman d'apprentissage de Karl (Kafka a lu dès sa parution L'Interprétation du rêve de Freud). Mais, loin en deçà de ce signal personnel, l'auteur affecte ce faisant un symbole accueillant haut de plusieurs mètres à la violence intrinsèque du « réel » américain et de son gouvernement idéologique ordinaire (rappelons qu'aucun Noir, pas plus que le Juif américain Joseph Pulitzer, apôtre et promoteur du projet de statue conçu par des Français, ne fut invité à l'inauguration du monument en 1886). Karl est prévenu par la gardienne du port (première femme rencontrée en Amérique !) de ce qui l'attend sur ce continent (c'est l'Oklahoma qui l'attend...). Et le lecteur, prévenu par le narrateur, est avisé que ce roman n'est pas ouvert comme l'Amérique des idylles à la satisfaction de tous les désirs et défis dans des paysages choisis. Mais dans le même temps, par cette injure aux cultes naïfs de la statue, Kafka fait aussi une annonce poétologique, chantonne sans attendre pour ses lecteurs la formule des sorciers-conteurs du monde entier : il était et il n'était pas... une fois... un jeune garçon d'Europe qui arrivait en Amérique après une longue traversée... Amerika est un conte cruel dont l'écriture parfois semble improvisée. Mais pour dire le vrai.

Beaucoup de lecteurs jouissant d'une bonne connaissance du pays américain, et trouvant excessives les libertés prises avec le réel, ont exprimé leur déception. Ils ont relevé des incohérences dans le récit, des inexactitudes géographiques, historiques, culturelles, qu'ils ont attribuées à l'écriture négligente d'un auteur encore jeune dans le métier, simplement désireux d'écrire un roman « américain »... Qu'eussent-ils dit en lisant le manuscrit non revu par Brod !

C'est Le Disparu qui répond aux déçus d'Amerika : le roman négatif qui opère, sur un mode encore expérimental, le retournement de la conscience poétique d'autrefois, après qu'elle

avait si longtemps souffert dans le marais d'éléments fictionnels rétifs. Et ce retournement s'accompagne d'une sorte d'euphorie, sinon d'insolence. Kafka lave un affront ancien qui touchait son désir d'écrire et l'avait désespéré quand un oncle de la famille avait méprisamment qualifié sa première production littéraire de « truc habituel ». Il libère l'écriture en détruisant physiquement plusieurs centaines de pages de la première version d'un roman américain, dont il ne « se sortait pas », il affronte l'opposition de son père à ses projets, règle les comptes avec lui en écrivant d'un trait en une seule nuit l'histoire d'un conflit violent (qui s'achève par la mort de l'un et l'autre...) ; son ami Max lui a fait rencontrer à Leipzig des éditeurs intéressés par ce qu'il écrit, mais aussi une personne qui pourrait devenir sa femme. Il y a toute la radicalité actuelle de ses désirs dans ce qu'il écrit. Et une urgence dans le tempo de sa plume. Bientôt il lancera le cloporte Gregor Samsa dans le corpus de la littérature universelle. Ses lectures aux amis de La Métamorphose seront des moments d'intense jubilation provocatrice. Il peut bien lancer Rossinante au galop sur la statue de métal de Bartholdi et faire voler d'un coup de lance le flambeau qu'elle ne mérite pas.

Le jeu des schèmes

Les difficultés structurelles qu'il rencontre dans cette phase féconde de sa vie d'écrivain n'atteignent jamais le moindre paroxysme et n'affectent pas l'écriture. La narration suit un cours fluide, portée par une prose sans ornements, rarement assortie de comparaisons, de métaphores ou de variations : parfaitement adéquate à l'histoire du jeune Karl et à la façon plus que sobre dont il vit, sans véritable émoi, la plupart des épisodes.

Cette écriture n'en rend que mieux visible la chorégraphie intime des épisodes, soutenue par un jeu silencieux de schémas structurels, caractéristique des contradictions de cette fiction. La scénographie du récit, ou si l'on veut, la dialectique infinie des deux titres, est animée par l'antagonisme de deux schèmes spécifiques de l'espace du roman : celui de l'enveloppement naturel fermé, ovoïde et protecteur, et celui du vecteur rectiligne fini, inflexible et menaçant, dont les croisements maillent souterrainement l'histoire de Karl Rossmann. Gratte-ciel vertigineux, glaive de la statue, rues et routes en ligne droite, trajet vertical fini des ascenseurs, mentalité « carrée » de l'oncle, absence de rondeur de personnages tels que Green, Isbary ou Feodor, mécanique d'essence orthogonale. Ce qu'il a oublié et redescend chercher à fond de cale, au risque de perdre sa valise amniotique encore remplie de nutriment odorant (rappelons que sa mère a glissé un salami à l'ail dans ses affaires), c'est précisément le principe vertical et rectiligne du parapluie dont il n'aura jamais besoin dans ce roman où il ne pleut pas, mais qui constitue le viatique autorisant la sortie dans le monde orthogonal de la nouvelle Babylone. Tout le décor extérieur du roman est inscrit dans cet espace coupant où les voitures vont le plus vite possible d'un point à un autre et où certains personnages ont la raideur brutale des poutres métalliques qu'on voit sur les photographies, de gratte-ciel en construction. C'est l'univers que découvre Bardamu, dans le Voyage au bout de la nuit de Céline (1932) :

Pour une surprise, c'en fut une. À travers la brume, c'était tellement étonnant ce qu'on découvrait soudain que nous nous refusâmes d'abord à y croire et puis tout de même quand nous fûmes en plein devant les choses, tout galérien qu'on était on s'est mis à bien rigoler, en voyant ça, droit devant nous...

Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New York c'est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux mêmes. Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur. On en a donc rigolé comme des cornichons.

À cet univers de lignes droites s'oppose non le cercle parfait, mais la topologie ovoïde plus complexe et plus molle des formes couchées que sont les oreillers dans les lits et, bien sûr, le corps des femmes. Tout a commencé par le désir d'une femme, celui d'un œuf fécondé, miracle naturel que l'angoisse du jeune géniteur n'a pas compromis. En guise de punition, le fils devenu père alors qu'il est encore lui-même un enfant est expédié au pays des artefacts rectilignes, des routes sans virages, des frontières tirées au cordeau, des empilements de tiroirs rectangulaires, et des mentalités adéquates : un univers où l'on peut toujours tomber (du balcon par exemple, de haut...). Il y connaîtra la tentation du retour au berceau de l'enfance, tout en faisant mille efforts pour marcher droit et pour bien faire, devenir un grand. Dans le ventre ovoïde du navire, il résiste encore : l'équipage est européen, les moteurs sont toujours chauds, les filles se mouillent en faisant la vaisselle dans des baquets de bois ! On parle allemand. Mais dans ses superstructures quadrangulaires qui surplombent la coque, d'où l'on voit New York et les gratte-ciel, l'homme de chauffe, le colosse féminin, est menacé, et avec lui la couvaison de ce qui doit naître avant d'affronter la froideur métallique du monde. Karl « se sentait chez lui dans le lit de l'homme de chauffe », dit le début du roman. Il se sentait encore protégé par la coque de cet œuf. Dans le lit de Klara, la fiancée de Mack (ces noms anguleux tombent comme des plombs), l'ovoïde est vaincu, la fille est abrupte, elle le culbute au

sens propre en jouant de la pesanteur. Dans la chair molle de Brunelda, contre l'oreiller de son corps même, il résiste formellement, mais sous une forme dégradée et stérile. La chef-cuisinière viennoise de l'hôtel Occidental est identifiée, un temps, à cette fonction maternelle protectrice, elle nourrit le jeune liftier puis le couve, de même qu'elle protège Therese, mais elle est également travaillée par la rectitude du règlement et par celle de son lien personnel avec le maître des ascenseurs. À l'inverse, malgré la scène quasi burlesque dans laquelle Karl est couché, nu sous sa couverture, à côté de Therese, celle-ci n'a pas le physique plantureux de Grete Mitzelbach, ni celui de la solide Johanna Brummer, et par surcroît la scène se déroule au dernier étage. Therese est comme malgré elle, par malheur, du côté de la grande machinerie verticale (celle de l'échafaudage aussi sur lequel sa mère est morte) : elle n'écrit pas, elle tape à la machine. L'hypothèse érotique avorte. La jeune fille étique ne prendra pas vraiment la défense de Karl. Sa morale personnelle est corrompue...

Les disparus du train de l'Ouest

Le jeu de ces schèmes s'efface dans les derniers fragments, écrits à l'automne 1914. Quelque chose a changé dans et pour le roman. L'espace se tend et s'étend. Les artefacts verticaux se tassent. Le récit s'horizontalise. Il s'achève à la fenêtre d'un train qui file vers l'ouest, vers le lointain pays d'un théâtre.

Dans le dernier « chapitre », intitulé par Brod « Das Naturtheater von Oklahoma », écrit pendant les congés annuels de Kafka entre le 5 et le 18 octobre 1914, tout est redistribué. Karl Rossmann a signifié au gérant du bordel de bas étage où il dépose Brunelda qu'il avait changé. Ce dernier lui reproche brusquement

d'être en retard. Le narrateur répond pour lui : « Karl n'écoutait pratiquement plus ce genre de discours, chacun abusait de son pouvoir et insultait ses inférieurs. Quand on y était habitué, ça ne sonnait pas autrement que le tic-tac régulier d'une pendule. » L'espace-temps du roman et l'éthique qui l'a gouverné vont subir une sorte de mutation. La temporalité de l'apprentissage est dépassée : Karl parle sans doute désormais parfaitement anglais...

En septembre 1914, Kafka s'était définitivement débarrassé de l'horizon romanesque associé au personnage de Brunelda en quelques pages plutôt drôles, d'inspiration proprement filmique. L'histoire de Karl Rossmann s'est alors ouverte à un ultime développement : à un libre épilogue qui pourrait être un commencement. Dans un premier temps on peut croire que la série des récits déceptifs perdure et que seul change leur paysage : aucune des qualifications d'embauche auxquelles prétend successivement Rossmann n'est retenue entre six heures et minuit, Karl perd prénom et patronyme et se passe presque la corde au cou du sobriquet « Negro » mais... tout le monde est bienvenu. On l'embauche, on banquette, on embarque. Le ton du récit n'est plus le ton néopicaresque quasi sérieux des apprentissages du héros, mais celui des grandes scènes humiliantes du Procès. L'hippodrome de Clayton annonce par la voix de ses haut-parleurs les théâtres du destin de Josef K. Celui de Karl Rossmann a déjà tourné à l'absurde : toute la procédure de recrutement repose sur une scénographie déroutante et des dialogues qui n'en sont plus. Kafka a déjà écrit une grande partie du Procès : l'écriture qu'il y a inventée depuis août 1914 s'empare visiblement de la prose narrative du dernier chapitre du roman américain. Après avoir largué toutes les hypothèses érotiques nommées Brunelda, Kafka laisse partir son jeune personnage, le fait disparaître quasi rajeuni à

l'horizon, en compagnie du frêle rescapé des ascenseurs, Giacomo, derrière un rideau de hautes montagnes improbables vers les grandes plaines de l'Oklahoma, vers le Deep South. Son avenir avec la sylphide Fanny est confié aux bons soins fantasmatiques des lecteurs. Quel peut être le sort de Karl au pays cruel des victimes indiennes et noires de la colonisation occidentale ? Adaptation, survie pénible, prodigieuse métamorphose du héros ? Le plus probable reste désespérant, malgré les hypothèses de happy end féérique que Kafka aurait énigmatiquement confiées à son ami Brod. Toute la délirante fantasmagorie du recrutement n'était peut-être elle-même qu'un songe du disparu, défigurant les noms de lieu : Oklahama n'existe pas plus que Youkali. Plus nous chercherons à savoir, plus nous penserons à Pitchipoï...

JEAN-PIERRE LEFEBVRE

*1. *Oklahama*, et non Oklahoma, comme nous le verrons plus loin.

*2. Leopold Hilsner, vagabond juif de Bohême, avait été accusé du meurtre rituel d'une jeune couturière catholique en 1899. Une vague d'agitation antisémite avait alors enflammé la presse et la population. Déclaré coupable et condamné à mort, Hilsner fut gracié par l'empereur d'Autriche. En 1943, le véritable coupable, frère de la victime, avoua son crime. Hilsner avait été défendu par Tomáš Masaryk, futur président de la première république tchécoslovaque.

*3. On lira avec profit la bande dessinée de Morris et Goscinny, *Ruée sur l'Oklahoma*, Paris, Dargaud éditeur, 1960.

NOTE SUR LE TEXTE

Le manuscrit du roman *Amerika*, conservé sans indication de titre à la Bodleian Library d'Oxford, est composite. Le début est écrit dans le 6^e cahier du Journal (KBod AI, 6), la suite dans le 2^e cahier (KBod AI, 2), le reste dans trois cahiers exclusivement utilisés pour ce roman (KBod AI, 13-15), ainsi que dans trois liasses de feuilles éparses (KBod BI, 1-3) et sur une feuille isolée (KWien BI), offerte par Max Brod à Stefan Zweig en août 1935 puis déposée à la Bibliothèque nationale autrichienne. On possède également le double d'un dactylogramme du premier chapitre que Kafka envoya à son éditeur.

Le chapitre initial du roman a en effet fait l'objet d'une prépublication à la fin de mai 1913. La plaquette, parue sous le titre *Der Heizer. Ein Fragment (L'Homme de chauffe. Un fragment)*, constitue le troisième volume de la collection « *Der jüngste Tag* » (« Le Jugement dernier »), créée par Kurt Wolff dans la maison d'édition qu'il venait de fonder sous son nom à Leipzig.

En 1927, Max Brod a publié le manuscrit de son ami chez Kurt Wolff, à Munich, sous le titre *Amerika*, en pratiquant

quelques modifications et corrections. La deuxième édition, publiée par Max Brod et Heinz Politzer en 1935 (Berlin, Schocken), constitue le tome II des *Gesammelte Schriften*. Dans la postface à la troisième édition (*Gesammelte Werke*, New York, Schocken, 1946, 5 vol., t. II), écrite à Tel-Aviv, Brod signale que le Journal de Kafka désigne le roman par le titre *Le Disparu*. La quatrième édition date de 1953 (*Gesammelte Werke*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 11 vol., t. VI). Chacune de ces éditions comporte une postface signée Max Brod : la première (1927) est nettement plus longue et substantielle que les trois suivantes. Elle demeure le premier commentaire publié sur le roman, trois ans après la mort de Kafka, au sein d'une communauté d'écrivains encore vivants, un an après la parution du *Château*, deux ans après celle du *Procès*.

L'édition de poche allemande de 1997, qui reprend l'édition de 1953, en conserve le titre, *Amerika*, et ne numérote pas les chapitres. Elle intitule le chapitre placé en septième position « *Ein Asyl* » (« Un asile »), en le faisant suivre par un dernier chapitre intitulé « *Das Naturtheater von Oklahoma* », traité comme second fragment dans l'édition de Jost Schillemeit que nous suivons (Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1983). À l'inverse, elle considère comme fragment le chapitre placé en huitième position dans la liste des chapitres de l'édition Fischer, consacré à la toilette de Brunelda. Il semble qu'ait présidé à ce classement et à ces intitulés le désir de marquer la succession des espaces dans lesquels se déroule le voyage américain de Karl Rossmann. Ce que Max Brod croyait savoir des intentions de Kafka quant à la fin du roman a sans doute pesé sur cette stratégie éditoriale.

J.-P. L.

AMERIKA

I. L'HOMME DE CHAUFFE ¹

Lorsque à l'âge de dix-sept ans² Karl Rossmann, qui avait été envoyé en Amérique par ses pauvres parents parce qu'une bonne l'avait séduit et avait eu un enfant de lui, entra dans le port de New York sur le bateau déjà passé à la petite vitesse, il aperçut la statue de la déesse de la Liberté, qu'il observait depuis un bon moment, comme nimbée d'une lumière solaire devenue soudain plus forte. On aurait dit que son bras armé de l'épée³ venait tout juste d'être brandi tandis qu'autour d'elle les brises tournoyaient sans entrave.

« Ce qu'elle est haute ! » se dit-il alors que, ne pensant pas à s'éloigner, il se trouvait peu à peu refoulé contre le bastingage par la foule des porteurs toujours plus nombreux qui défilaient devant lui.

Un jeune homme avec qui il avait fait vaguement connaissance pendant la traversée lui dit : « Eh quoi, vous n'avez donc pas encore envie de débarquer ? — Mais je suis prêt », lui répondit Karl en riant, et, par crânerie, comme c'était un jeune garçon plein de force, il chargea sa valise sur son épaule. Mais tandis qu'il suivait vaguement du regard ce compagnon de voyage

qui s'éloignait déjà avec les autres en balançant un peu sa canne, il prit conscience qu'il avait laissé son parapluie en bas dans le bateau. Il demanda rapidement au jeune homme, que cela n'eût pas l'air de combler d'aise, s'il pouvait avoir l'amabilité d'attendre un instant auprès de sa valise, jaugea rapidement les lieux d'un coup d'œil circulaire afin de s'y retrouver au retour et fila. En bas, à son grand regret, il découvrit qu'un couloir qui aurait bien raccourci son itinéraire avait été barré, et ce pour la première fois, sans doute en lien avec le débarquement de tous les passagers, et dut chercher péniblement son chemin à travers un nombre incalculable de petites pièces, par des corridors qui n'arrêtaient pas de bifurquer, des petits escaliers, mais qui se succédaient sans cesse, et une pièce vide où trônait un bureau abandonné, jusqu'à ce que, n'ayant emprunté ce chemin qu'une ou deux fois, et ce toujours en compagnie assez nombreuse, il finît par se retrouver de fait complètement perdu. Désespéré, ne rencontrant pas âme qui vive, n'entendant que le raclement incessant des pieds de milliers de gens au-dessus de lui, et remarquant de loin, comme un léger souffle, les derniers efforts de la machine déjà arrêtée, il se mit sans réfléchir à taper du poing à la première petite porte venue devant laquelle son errance s'était bloquée net. « Mais c'est ouvert », cria une voix de l'intérieur, et Karl ouvrit la porte, sincèrement soulagé. « Pourquoi frappez-vous comme un fou sur cette porte ? » demanda un homme immense à peine eut-il regardé dans la direction de Karl. Une lueur sinistre, épuisée depuis longtemps dans les hauteurs du bateau, tombait par une quelconque ouverture dans cette pitoyable cabine où s'alignaient à grand-peine, serrés l'un contre l'autre et comme mis en dépôt, un lit, une armoire, une chaise et cet homme. « Je me suis égaré, dit

Karl, je ne m'en étais pas du tout rendu compte pendant la traversée, mais c'est un bateau affreusement grand. — Ça oui, vous avez raison », dit l'homme avec une certaine fierté, sans cesser un instant de s'escrimer sur la serrure d'une petite valise qu'il n'arrêtait pas de refermer en faisant pression des deux mains pour écouter le déclic du pêne. « Mais rentrez donc, continua l'homme, vous n'allez quand même pas rester dehors. — Je ne dérange pas ? demanda Karl. — Mais comment pourriez-vous déranger ? — Vous êtes allemand ? » s'assura Karl une fois encore, car il avait beaucoup entendu parler des dangers qui menaçaient les nouveaux arrivants en Amérique, en particulier de la part des Irlandais. « Eh oui, eh oui », dit l'homme. Karl hésitait encore. L'homme saisit alors la poignée de la porte sans crier gare, et poussa Karl vers lui à l'intérieur en fermant rapidement la porte. « Je ne peux pas souffrir qu'on me regarde du couloir », dit l'homme, qui s'était remis à travailler à sa valise. « N'importe qui passe et jette un coup d'œil, il n'y en a pas un sur dix qui accepterait ça. — Mais le couloir est complètement vide », dit Karl, coincé inconfortablement contre le montant du lit. « Oui, maintenant », dit l'homme. « Mais il s'agit justement de maintenant, songea Karl, difficile de parler avec cet homme. » « Mettez-vous donc sur le lit, vous y aurez plus de place », dit l'homme. Karl s'y logea tant bien que mal en rampant et éclata de rire en pensant à la première et vaine tentative qu'il avait faite pour s'y installer d'un coup. Mais à peine était-il sur la couchette qu'il s'exclama : « Sacré bon sang, voilà que j'ai complètement oublié ma valise. — Où est-elle donc ? — Là-haut, sur le pont. Il y a quelqu'un qui veille dessus, une connaissance. Mais comment s'appelle-t-il ? » Il tira alors une carte de visite d'une poche secrète que sa mère avait nichée dans la doublure de sa veste

pour le voyage. « Butterbaum, Franz Butterbaum⁴. — Vous avez vraiment besoin de cette valise ? — Naturellement. — Oui mais, bon, pourquoi l'avez-vous donnée à un inconnu ? — J'avais oublié mon parapluie en bas et j'ai couru le chercher, mais je ne voulais pas traîner la valise avec moi. Et après, en plus, je me suis perdu. — Vous êtes seul ? Personne ne vous accompagne ? — Oui, seul. » « Il faudrait peut-être que je garde le contact avec cet homme », songea soudain Karl, où trouverai-je de sitôt un meilleur ami ? » « Et maintenant, en plus, vous avez perdu la valise. Pour ne rien dire du parapluie », dit l'homme en s'asseyant sur la chaise, comme si l'affaire de Karl présentait maintenant quelque intérêt à ses yeux. « Mais moi, je crois que la valise n'est pas encore perdue. — Bienheureux ceux qui croient », dit l'homme en se grattant énergiquement les cheveux, qu'il avait courts, noirs et épais. « En changeant de port, les mœurs changent aussi sur le bateau ; à Hambourg, votre Butterbaum aurait peut-être surveillé votre valise, mais ici il n'y a vraisemblablement déjà plus la moindre trace de l'un ni de l'autre. — Alors, je dois aller voir tout de suite là-haut », dit Karl en regardant tout autour de lui comment il pourrait sortir de là. « Mais restez donc », dit l'homme, le refoulant dans le lit en le poussant d'une main rude dans les côtes. « Et pourquoi ça ? demanda Karl, agacé. — Parce que ça n'a aucun sens, dit l'homme, dans un tout petit moment je m'en vais moi aussi, on ira ensemble. Soit la valise est volée, et alors il n'y a rien à faire, vous pouvez la pleurer jusqu'à la fin de vos jours, soit votre homme la surveille encore, et alors c'est un imbécile, et il n'a qu'à continuer à la surveiller, ou alors c'est simplement un homme honnête et il l'a laissée où elle était, et nous la trouverons d'autant plus facilement si nous attendons que le bateau soit vidé. Même

chose pour votre parapluie. — Vous connaissez bien tout ce bateau ? » demanda Karl, méfiant, comme si l'idée, peut-être convaincante par ailleurs, que c'était sur un bateau vide qu'on retrouverait le mieux ses affaires, avait comme un vice caché. « Je suis quand même matelot-chauffeur, dit l'homme. — Vous êtes matelot-chauffeur ? » s'exclama Karl, tout joyeux, comme si la chose dépassait toutes ses attentes, et il examina l'homme de plus près en s'appuyant sur le coude. « Juste devant la cabine où j'ai dormi avec les Slovaques, il y avait une lucarne qui permettait de regarder dans la salle des machines. — Oui, c'est là que j'ai travaillé, dit l'homme de chauffe. — Je me suis toujours beaucoup intéressé à la technique », dit Karl sans lâcher son raisonnement pour un autre sujet, « et je serais sûrement devenu ingénieur si je n'avais pas dû partir en Amérique. — Pourquoi donc est-ce que vous avez dû partir ? — Ah, laissons ça », dit Karl en balayant toute l'histoire d'un revers de la main. Il regardait toutefois le matelot-chauffeur en souriant comme s'il sollicitait son indulgence y compris pour ce qu'il n'avait pas avoué. « Il a bien dû y avoir une raison », dit l'homme, sans qu'on sache s'il voulait, par ces mots, réclamer ou écarter l'histoire de cette raison. « Je pourrais moi aussi, maintenant, être chauffeur, dit Karl, mes parents se fichent complètement de ce que je vais devenir, à présent. — Mon poste va être libre bientôt », dit l'homme de chauffe en fourrant les deux mains dans ses poches avec un air parfaitement entendu, et en balançant sur le lit pour les étirer ses deux jambes engoncées dans le pantalon qui semblait de cuir, gris fer, tout chiffonné. Karl fut bien obligé de reculer encore plus vers la cloison. « Vous quittez le navire ? — Parfaitement, c'est aujourd'hui qu'on décampe. — Pourquoi donc ? Ça ne vous plaît pas ? — Oui, enfin, c'est comme ça, on n'y

peut rien, que ça plaise ou non. D'ailleurs, vous avez raison, ça ne me plaît pas non plus. Vous ne pensez sans doute pas résolument à devenir chauffeur, mais c'est précisément dans ce cas-là qu'on peut le devenir le plus facilement. Pour ma part, je vous le déconseille sans hésiter. Si vous vouliez faire des études en Europe, pourquoi ne voulez-vous pas le faire ici ? Les universités américaines sont incomparablement meilleures. — Ça se peut, effectivement, dit Karl, mais je n'ai presque pas l'argent pour faire des études. Bien sûr, j'ai lu quelque part l'histoire de quelqu'un qui a travaillé le jour dans une maison, et étudié pendant la nuit jusqu'à ce qu'il devienne docteur et, je crois, maire d'une ville. Mais pour cela il faut quand même beaucoup d'endurance, non ? J'ai peur qu'elle me manque. En outre, je n'étais pas du tout particulièrement bon élève, je n'ai vraiment pas eu de mal à prendre congé de l'école. Et ici les écoles sont peut-être encore plus strictes. Je ne sais presque pas l'anglais⁵. Et puis, ici, je crois, on est de toute façon tellement prévenu contre les étrangers. — Ça aussi, on vous l'a déjà fait comprendre ? Eh bien, alors, c'est bon. Alors vous êtes mon homme. Vous voyez, nous sommes quand même sur un bateau allemand, il appartient à la Hamburg America Line. Pourquoi ne sommes-nous pas rien que des Allemands ici ? Pourquoi est-ce que le chef-machiniste est un Roumain ? Il s'appelle Schubal. C'est quand même incroyable. Et c'est ce salopard qui nous fait trimer, nous les Allemands, sur un bateau allemand. N'allez pas croire » – il manquait d'air, s'éventait avec la main – « que je me plains pour le plaisir de me plaindre. Je sais que vous n'avez pas d'influence et que, vous-même, vous êtes un pauvre petit gars. Mais c'est trop dur. » Il tapa plusieurs fois avec force sur la table, sans quitter son poing des yeux pendant qu'il tapait. « J'ai quand même déjà

servi sur tellement de bateaux » – et il énuméra vingt noms à la file, comme si ça ne faisait qu'un seul mot, Karl s'embrouillait de plus en plus – « et je me suis distingué, on a fait mon éloge, j'ai été un travailleur conforme à ce que voulaient mes capitaines, j'ai même passé quelques années sur le même voilier de commerce » – il se dressa comme si c'était le point culminant de son existence – « et ici, sur ce rafiote où tout est réglé au cordeau, où on ne te demande pas d'être malin, ici, je ne vauds rien, ici je me mets toujours dans les pattes de Schubal, je suis une feignasse, je mérite d'être fichu à la porte et si je touche mon salaire c'est parce qu'on veut bien. Vous comprenez ça ? Pas moi. – Vous ne devez pas tolérer ça », s'emporta Karl. Il avait presque perdu le sentiment qu'il se trouvait dans la cale incertaine d'un bateau sur la côte d'une partie du monde inconnue, tant il se sentait chez lui dans le lit de l'homme de chauffe. « Vous êtes déjà allé chez le capitaine ? Vous avez déjà tenté de faire valoir votre droit auprès de lui ? – Ah, partez d'ici, il vaut mieux que vous partiez. Je ne veux pas vous avoir ici. Vous n'écoutez pas ce que je dis, et vous me donnez des conseils. Comment donc irais-je trouver le capitaine ? » Et l'homme, fatigué, se rassit en se prenant le visage dans les mains. « Je ne peux pas lui donner de meilleur conseil », se dit Karl. Et il trouva que de toute façon il aurait mieux fait d'aller chercher sa valise plutôt que de donner des conseils ici, qui en plus étaient seulement considérés comme stupides. Quand son père lui avait donné la valise pour toujours, il avait demandé pour rire : combien de temps vas-tu la garder ? et maintenant, cette précieuse valise était peut-être déjà perdue pour de bon. Sa seule consolation était encore que son père ne pouvait rien apprendre du tout sur sa situation actuelle, même s'il se mettait à faire des recherches. La compagnie maritime pouvait tout juste

déclarer qu'il était arrivé à New York. Mais ce qui lui faisait mal, c'était qu'il n'avait encore qu'à peine fait usage des affaires contenues dans la valise, bien qu'il lui eût fallu, par exemple, changer de chemise depuis longtemps. Il avait donc mal placé ses économies ; alors même que précisément il aurait eu besoin, au début de sa carrière, de se présenter dans une tenue propre, il allait être obligé de se montrer avec sa chemise sale. Belles perspectives en vérité. Autrement, la perte de la valise n'aurait pas été si grave que cela, car le complet qu'il avait sur lui était même mieux que celui de la valise, qui du reste n'était qu'un complet de secours, que sa mère avait encore dû ravauder juste avant qu'il parte. Il se souvenait aussi maintenant que dans la valise il y avait encore un morceau de salami de Vérone, que sa mère lui avait emballé en guise de petit extra, dont il n'avait pu manger pourtant qu'un tout petit morceau, vu que pendant la traversée il n'avait pas eu le moindre appétit et que la soupe qu'on distribuait dans l'entrepont lui avait largement suffi. Mais pour l'heure, il aurait bien aimé avoir le saucisson sous la main pour en faire offrande au chauffeur. Ce genre d'hommes en effet est facile à gagner quand on leur glisse un petit quelque chose, Karl tenait encore ça de son père, qui mettait dans sa poche, en distribuant des cigares, tous les petits employés auxquels il avait affaire dans son travail. En matière de choses offrables, Karl avait encore sur lui son argent, mais pour l'instant, s'il avait déjà peut-être perdu sa valise, il entendait ne pas y toucher. Ses cogitations revinrent à la valise et, à présent, il n'arrivait vraiment pas à comprendre, maintenant qu'il s'était fait dérober cette même valise aussi facilement, comment il avait pu la surveiller aussi attentivement pendant la traversée, au point que cette surveillance lui avait presque coûté le sommeil. Il se souvint des

cinq nuits pendant lesquelles il avait constamment soupçonné un petit Slovaque, qui dormait à deux couchettes à gauche de la sienne, d'avoir des vues sur sa valise. Ce petit Slovaque s'était contenté de guetter le moment où Karl, écrasé de fatigue, allait s'assoupir un instant, afin de pouvoir alors la tirer à lui au moyen d'une longue baguette avec laquelle, pendant la journée, il ne cessait de jouer ou de s'exercer. Le jour, ce Slovaque avait l'air passablement innocent, mais à peine la nuit tombée, il se soulevait de sa couche de temps en temps pour lancer des regards pleins de tristesse vers la valise de Karl. Karl avait pu s'en rendre compte tout à fait clairement, car il y avait toujours çà et là quelqu'un à qui l'inquiétude de l'émigrant avait fait allumer un petit bout de chandelle, bien que ce fût interdit par le règlement du navire, et qui tentait de déchiffrer quelques prospectus sibyllins des agences d'émigration. Quand cette chandelle était allumée près de lui, Karl pouvait s'assoupir un peu, mais quand elle se trouvait tout au bout de la rangée ou quand il faisait noir, il devait garder les yeux bien ouverts. Ces efforts l'avaient proprement épuisé. Et voilà maintenant qu'ils avaient peut-être été entièrement vains. Ce Butterbaum, si jamais il le retrouvait un jour quelque part...

C'est alors que retentirent à l'extérieur, très loin, dans le silence jusqu'alors absolu, des petits coups brefs, comme provenant de pieds d'enfant, ils se rapprochaient en faisant un bruit de plus en plus fort et pour finir se révélèrent être ceux d'hommes en train de marcher paisiblement. Ils marchaient manifestement à la file, ce qui allait de soi vu l'étroitesse du couloir, on entendait comme un cliquetis d'armes. Karl, qui, l'instant d'avant, était près de s'allonger dans le lit pour un sommeil libre de tous les soucis ayant nom valise ou Slovaque,

sursauta et donna une bourrade au chauffeur pour attirer enfin son attention, car il semblait bien que les hommes de tête du cortège venaient d'atteindre la porte. « Ça, c'est l'orchestre du bateau, dit le chauffeur. Ils ont joué en haut, et là, ils vont faire leurs bagages. Tout est terminé maintenant et nous pouvons y aller. Venez. » Il prit Karl par la main, décrocha encore au dernier moment de la paroi derrière le lit une icône de la Vierge, la bourra dans la poche de sa chemise, attrapa sa valise et quitta la cabine sans tarder, en compagnie de Karl.

« Je vais tout de suite au bureau dire à ces messieurs ce que je pense. Il n'y a plus personne, on n'est pas obligé de prendre des gants », répéta de diverses façons l'homme de chauffe, tout en cherchant à écraser à coups de pied sur le côté, sans cesser de marcher, un rat qui croisait leur route. Mais cela ne fit que le propulser plus rapidement encore au fond du trou, qu'il atteignit juste à temps. Du reste, l'homme était lent dans ses mouvements, car, s'il avait de longues jambes, celles-ci étaient quand même trop lourdes.

Ils passèrent dans une section des cuisines où plusieurs filles en tabliers sales – qu'elles faisaient exprès de mouiller – étaient en train de nettoyer la vaisselle dans de grands baquets. Le chauffeur appela une nommée Line, lui enroula un bras autour de la taille et lui fit un brin de conduite pendant lequel la fille ne cessa pas de se serrer contre son bras avec des manières enjôleuses : « C'est la paye, tu veux venir avec moi ? » Elle répondit : « Je ne vois pas pourquoi je me donnerais cette peine, ramène-moi plutôt l'argent ici. » Là-dessus, elle se dégagea d'une volte et lui fila sous le bras, lui lançant encore une question dont elle n'attendait visiblement pas la réponse : « Où as-tu donc

déniché ce joli gamin ? » Toutes les filles avaient levé le nez de leurs baquets et se mirent à rire de concert.

Eux, cependant, continuèrent leur chemin et arrivèrent devant une porte surmontée d'un fronton en saillie soutenu par de petites cariatides dorées. Sur un navire, cet aménagement faisait plutôt dispendieux. Karl nota qu'il n'était encore jamais venu dans ce secteur, sans doute réservé pendant la durée du voyage aux passagers des première et deuxième classes, alors que maintenant on avait démonté les portes de séparation avant le grand nettoyage du navire. De fait, ils avaient déjà rencontré un certain nombre de matelots avec un balai sur l'épaule, qui avaient salué l'homme de chauffe. Karl était étonné par tout cet affairément dont, à dire vrai, il n'avait guère pu découvrir grand-chose dans son entrepont. Et de même, le long des couloirs, on voyait courir des faisceaux de fils électriques, et on entendait une petite cloche qui tintait sans discontinuer.

Le chauffeur frappa respectueusement à la porte, puis, quand une voix cria : « Entrez ! », invita Karl d'un geste de la main à entrer sans crainte. Celui-ci s'exécuta, mais resta près de la porte. Sous les trois fenêtres de la pièce, il vit les vagues de la mer, et le spectacle de leur joyeux mouvement lui fit battre le cœur comme s'il n'avait pas vu la mer sans interruption pendant cinq longues journées de traversée. De grands bateaux se croisaient, suivant chacun leur route, et ne cédaient à la poussée des flots que dans la mesure où leur poids le permettait. En plissant les yeux, on pouvait croire que ces navires ne balançaient que sous l'effet de leur propre pesanteur. Les mâts arboraient de minces pavillons plutôt longs, qui certes étaient bien tendus par l'allure, mais frétilaient pourtant de-ci de-là. On entendait aussi des salves, tirées sans doute sur quelques bateaux de guerre, les tubes des

canons d'un de ces bâtiments en train de passer à peu de distance, étincelants de tous les reflets de leurs chemises d'acier, semblaient comme dorlotés par l'allure sûre, lisse et pourtant ondulante du navire. En revanche, en tout cas près de la porte, on ne pouvait observer que de loin la foule de petits bateaux et d'embarcations plus légères qui s'engageaient dans les intervalles entre les grands vaisseaux. Mais derrière tout cela s'élevait la haute silhouette de New York, qui regardait Karl par les centaines de milliers de fenêtres de ses gratte-ciel. Pour sûr, dans cette pièce, on savait où l'on était.

Trois messieurs étaient assis à une table ronde. L'un d'eux était un officier de vaisseau portant l'uniforme bleu de la ligne, les deux autres, en uniforme américain de couleur noire, étaient des fonctionnaires du bureau du port. Il y avait sur la table de hautes piles de documents divers sur lesquels l'officier jetait rapidement un coup d'œil, plume à la main, avant de les tendre aux deux autres, qui tantôt les lisaient, tantôt en recopiaient des passages, tantôt les mettaient dans leurs porte-documents, quand du moins l'un d'eux, sans jamais cesser de faire un petit bruit avec les dents, ne dictait pas à son collègue quelque chose à mettre au procès-verbal.

Près de la fenêtre, un homme de plus petite taille était assis à un bureau, tournant le dos à la porte, occupé à manipuler de grands folios rangés côte à côte devant lui sur une robuste étagère, juste à hauteur de sa tête. Il y avait à côté de lui une caisse ouverte, qui, du moins à première vue, semblait vide.

Il n'y avait rien devant la deuxième fenêtre, par laquelle on avait une très belle vue. Mais à proximité de la troisième, deux messieurs, debout, conversaient à mi-voix. L'un d'eux s'appuyait au mur à côté de la fenêtre, il portait aussi l'uniforme de la

compagnie et jouait avec la poignée de l'épée. Celui à qui il parlait était tourné vers la fenêtre et découvrait çà et là, en se déplaçant, une partie de la rangée de décorations épinglées sur la poitrine du premier. Il était en civil et tenait un mince stick de bambou, qui, comme il avait les deux mains sur les hanches, dépassait lui aussi comme une épée.

Karl n'eut pas bien le temps de tout contempler, car peu après un domestique s'approcha d'eux et demanda à l'homme de chauffe, en le regardant comme si sa place n'était pas ici, ce qu'il voulait donc. Le chauffeur répondit, tout aussi bas qu'on lui avait posé la question, qu'il voulait parler à M. le chef-caissier. Le domestique repoussa quant à lui cette demande d'un geste de la main, mais se rendit malgré tout sur la pointe des pieds, en contournant au large la table ronde, jusqu'à l'homme aux folios. Ce monsieur, ça se vit nettement, se figea presque en entendant les paroles de l'employé, mais finit par se retourner vers l'homme qui désirait lui parler et signifia par de grands gestes à l'adresse du chauffeur, et aussi par sécurité à l'adresse du domestique, qu'il n'en était absolument pas question. Sur ce, le domestique revint trouver l'homme de chauffe et lui dit comme sur un ton de confiance : « Dégagez immédiatement de cette pièce ! »

Après cette réponse, le chauffeur baissa les yeux vers Karl comme s'il était son propre cœur et qu'il lui faisait écouter sa déploration muette. Sans réfléchir davantage, Karl se libéra, traversa la pièce d'un trait en effleurant même légèrement la chaise de l'officier, avec à ses trousses l'employé qui courait penché, les deux bras ouverts prêts à l'attraper, comme s'il chassait quelque vermine, mais Karl fut le premier arrivé à la table du chef-caissier, à laquelle il s'accrocha fermement pour le cas où l'employé aurait voulu essayer de le tirer en arrière.

Toute la pièce s'anima naturellement aussitôt. L'officier de bord à sa table avait bondi de son siège, les messieurs de l'administration portuaire regardaient tranquillement, mais attentivement, ce qui se passait, les deux messieurs près de la fenêtre s'étaient rapprochés l'un de l'autre, et le domestique, croyant que là où ces hauts messieurs manifestaient déjà de l'intérêt il n'avait plus sa place, se retira. L'homme de chauffe, près de la porte, attendait, tendu, l'instant où son assistance finirait par être nécessaire. Le chef-caissier, enfin, procéda dans son fauteuil à une grande rotation du côté droit.

Karl fouilla dans sa poche secrète, l'exhibant sans se poser de questions aux regards de tous ces gens, et en extirpa son passeport, qu'il posa ouvert sur la table plutôt que de se présenter lui-même davantage. Le chef-caissier sembla considérer ce passeport comme accessoire, car il l'expédia sur le côté d'une pichenette des deux doigts, sur quoi Karl, comme si cette formalité était réglée de manière satisfaisante, remit le passeport à sa place.

« Je me permets de dire, commença-t-il ensuite, qu'on a, selon moi, causé un préjudice à l'endroit de M. le matelot de chauffe. Il y a ici un nommé Schubal, qui le harcèle. Il a déjà servi, quant à lui, sur de nombreux navires, dont il pourrait vous dire tous les noms, et donné entière satisfaction, il est travailleur, il aime son travail, et on ne comprend vraiment pas pourquoi, précisément sur ce bateau, où le service n'est quand même pas aussi démesurément pénible que, par exemple, sur les voiliers de commerce, il satisferait mal aux exigences. Ce ne peuvent donc être que des calomnies qui l'empêchent de progresser et le privent de la reconnaissance qui, sinon, j'en suis sûr, ne lui ferait pas défaut. Je n'ai donné sur cette affaire que les informations

générales, il vous exposera lui-même les plaintes spécifiques qui sont les siennes. » Karl s'était adressé pour plaider cette cause à tous les messieurs présents dès lors qu'effectivement ils écoutaient tous eux aussi et parce qu'il lui semblait bien plus vraisemblable de trouver un homme juste parmi eux, plutôt que d'imaginer que ce juste dût être précisément le chef-caissier. En outre, par ruse, Karl avait passé sous silence qu'il ne connaissait le chauffeur que depuis si peu de temps. Pour le reste, il aurait parlé bien mieux encore s'il n'avait pas été troublé par le visage écarlate du monsieur au stick de bambou, que depuis l'endroit où il était maintenant il voyait tout simplement pour la première fois.

« Tout cela est exact, mot pour mot », dit le chauffeur avant même que quelqu'un lui ait posé une question, et pour tout dire avant même qu'on ait daigné lui jeter un regard. Cette précipitation du chauffeur aurait été une grave erreur si l'homme aux décorations, qui, ainsi que Karl en eut soudain l'illumination, était au moins le capitaine, ne s'était pas déjà mis d'accord avec lui-même pour décider d'écouter le chauffeur. Il lui tendit en effet la main en s'exclamant à son adresse : « Venez donc ici ! » d'une voix ferme à taper dessus avec un marteau. Tout dépendait maintenant du comportement du chauffeur, car sur la justesse de sa cause Karl n'avait pas le moindre doute.

Par chance, il apparut dans cette circonstance que le chauffeur avait déjà bien bourlingué sur la planète. Avec un calme magistral il sortit d'un seul geste de sa petite valise une mince liasse de papiers ainsi qu'un carnet et, comme si cela allait de soi, ne s'occupant absolument pas du chef-caissier, il s'approcha directement du capitaine et étala ses pièces à conviction sur le rebord de la fenêtre. Il ne restait plus au chef-

caissier qu'à se donner la peine d'y aller voir. « Cet homme est un chicaneur bien connu, dit-il en guise d'explication, il est plus souvent à la comptabilité que dans la salle des machines. Il a fait le désespoir absolu de Schubal, qui est un homme tranquille. Écoutez donc ! » lança-t-il en se tournant vers le chauffeur. « Votre insistance commence vraiment à passer les bornes. Combien de fois ne vous a-t-on pas mis à la porte des services comptables – comme vous l'avez bien mérité – avec vos requêtes, qui sont toutes et sans aucune exception injustifiées ? Combien de fois vous a-t-on vu accourir de là-bas jusqu'à la caisse centrale ici ? Combien de fois vous a-t-on gentiment dit et redit que Schubal était votre supérieur immédiat et que c'était avec lui seul que vous, qui êtes son subordonné, vous deviez vous mettre d'accord ? Et voilà que vous venez encore maintenant, quand M. le capitaine est là, vous n'avez pas honte, même, de l'importuner, et vous avez le culot d'amener avec vous, pour être le porte-parole bien chapitré de vos accusations saugrenues, ce gamin qu'en plus je vois pour la première fois sur le bateau. »

Karl se fit violence pour ne pas bondir. Mais le capitaine était déjà là, et dit : « Écoutons quand même cet homme une bonne fois. Ce Schubal me semble à la longue prendre beaucoup trop d'autonomie, mais je n'ai rien dit par là qui soit en votre faveur. » Ces derniers mots s'adressaient au chauffeur, il n'était que trop évident qu'il ne pouvait pas immédiatement prendre parti pour lui, mais tout semblait sur la bonne voie. Le chauffeur commença ses explications, et se contint dès le début en donnant à Schubal le titre de « Monsieur ». Karl exultait au bureau abandonné par le chef-caissier, si content qu'il n'arrêtait pas d'enfoncer le plateau d'un pèse-lettre. M. Schubal est injuste. M. Schubal privilégie les étrangers. M. Schubal ordonnait au chauffeur de quitter la salle

des machines et l'envoyait nettoyer des toilettes, ce qui bien sûr n'était quand même pas le travail du chauffeur. À un moment, même la compétence de M. Schubal fut mise en doute, supposée plus apparente que réelle. Karl fixa alors du regard le capitaine de toutes ses forces, avec un air de connivence, comme s'il était son collègue, uniquement pour éviter qu'il soit influencé défavorablement par le mode d'expression un peu maladroit du chauffeur. Quoi qu'il en soit, on ne pouvait rien tirer de précis de tous ces discours, et bien que le capitaine regardât toujours devant lui, avec dans les yeux la ferme résolution d'écouter cette fois le chauffeur jusqu'au bout, les autres messieurs perdirent quand même patience, et la voix de l'homme de chauffe n'occupa bientôt plus la pièce de manière totalement dominante, ce qui pouvait justifier quelques craintes. Le monsieur en civil, qui fut le premier à réagir, mit son stick de bambou en action en tapant, tout doucement il est vrai, sur le parquet. Les autres messieurs regardaient naturellement çà et là, ceux du bureau du port, qui manifestement étaient pressés, reprirent leurs documents et commencèrent, un peu absents certes, à les consulter ; l'officier de bord se rapprocha de sa table et le chef-caissier, qui croyait avoir partie gagnée, poussa ironiquement un profond soupir. Le seul à paraître épargné par la distraction générale qui s'installait fut le domestique, qui partageait pour une part les souffrances du pauvre homme livré aux regards des puissants, et Karl hocha gravement la tête, comme s'il voulait ainsi déclarer quelque chose.

Entre-temps, sous les fenêtres, la vie portuaire suivait son cours ; une péniche surmontée d'une montagne de tonneaux, merveilleusement empilés de manière à ne pas rouler, passa le long de la coque, plongeant presque la salle dans l'obscurité ; des

petits bateaux à moteur que Karl, s'il avait eu le temps, aurait pu observer attentivement, filaient bruyamment droit devant, obéissant aux brèves impulsions des mains d'un homme debout à la barre, çà et là de bizarres objets flottants émergeaient comme spontanément de l'eau agitée, aussitôt recouverts, puis s'enfonçaient et devenaient étonnamment invisibles ; les chaloupes des transatlantiques progressaient au gré des coups de rame de matelots qui souquaient ferme, remplies de passagers assis là comme on les y avait forcés, silencieux et pleins d'attentes, quelques-uns malgré tout ne pouvaient s'empêcher de tourner la tête vers tous ces théâtres changeants. Un mouvement sans fin, une inquiétude, transférée de l'élément inquiet aux hommes désemparés et à leurs ouvrages.

Tout invitait à ne pas traîner, à être clair, à exposer les choses de façon tout à fait précise, et pourtant, que faisait l'homme de chauffe ? Il parlait et parlait encore, certes, au point de transpirer, il y avait longtemps que ses mains tremblantes n'arrivaient plus à retenir les papiers posés sur le rebord de la fenêtre, de tous les horizons célestes se déversaient des flots de plaintes sur Schubal, dont une seule eût suffi, selon lui, à achever d'enfoncer complètement ce Schubal, mais la seule chose qu'il parvenait à exposer au capitaine était un tourbillon embrouillé de toutes ses plaintes rassemblées. Il y avait longtemps déjà que l'homme au stick de bambou sifflotait doucement en regardant le plafond, les messieurs du bureau du port retenaient déjà l'officier à leur table et ne donnaient pas l'impression de vouloir le laisser partir. Et seul le calme du capitaine retenait visiblement le chef-caissier, comme ça le démangeait, de faire un esclandre. Quant à l'employé, il attendait au garde-à-vous que d'un instant à l'autre le capitaine lui donne un ordre concernant le chauffeur.

Du coup, Karl ne pouvait plus rester inactif. Il se dirigea donc lentement vers le groupe, et tout en avançant n'en réfléchit que plus vite à la manière la plus habile de prendre l'affaire en main. Il était vraiment grand temps, quelques instants encore et ils pouvaient fort bien être fichus tous les deux à la porte du bureau. Le capitaine avait beau, certes, être un brave type, et de surcroît, ainsi qu'il semblait à Karl, avoir une raison particulière de montrer qu'il était un supérieur hiérarchique juste, en fin de compte il n'était pas un instrument dont on pouvait jouer sur toute la gamme – et c'était précisément ainsi que le chauffeur le traitait, il est vrai poussé par une révolte sans limites de tout son être intérieur.

Karl dit donc au chauffeur : « Il faut raconter ça plus simplement, plus clairement, M. le capitaine ne peut pas prendre les choses en compte telles que vous les racontez là. Est-ce qu'il connaît tous les mécaniciens et tous les jeunes coursiers par leur nom ou même par leur prénom pour savoir aussitôt, quand vous prononcez simplement l'un de ces noms, de qui il s'agit ? Mettez donc vos plaintes en ordre, énoncez d'abord la plus importante, et les autres ensuite par ordre décroissant, et peut-être même qu'après vous n'aurez tout simplement plus besoin ne serait-ce que de les mentionner. À moi vous avez toujours exposé si clairement les choses ! » Si on peut voler des valises en Amérique, songeait-il en guise d'excuse, on peut bien mentir aussi de temps en temps.

Si seulement cela avait servi à quelque chose ! N'était-il pas non plus déjà trop tard ? Le chauffeur, certes, s'interrompit aussitôt quand il entendit cette voix connue, mais avec ses yeux entièrement voilés par les larmes de son honneur d'homme bafoué, de souvenirs affreux, et de sa misère présente, il n'arrivait

même plus à reconnaître Karl. Et comment aurait-il pu maintenant, Karl comprenait bien cela en silence face à l'homme à présent silencieux, comment aurait-il pu maintenant changer d'un seul coup sa façon de parler, dès lors qu'il lui semblait bien qu'il avait déjà exposé tout ce qu'il y avait à dire sans obtenir la moindre reconnaissance, et que, d'un autre côté, il n'avait encore rien dit du tout et ne pouvait tout de même pas exiger de ces messieurs qu'ils écoutent tout encore une fois. Et c'est à ce moment-là que Karl, son unique partisan, s'en venait lui donner de bons et utiles conseils, mais en lui démontrant au lieu de cela que tout, tout était perdu.

Ah, si j'étais venu plus tôt, au lieu de regarder par la fenêtre, songea Karl en baissant les yeux devant le chauffeur et en frappant des deux mains les coutures de son pantalon pour lui signifier qu'il n'y avait plus le moindre espoir.

Mais le chauffeur comprit mal ce geste, flaira sans doute chez Karl quelques reproches secrets à son encontre, et dans l'intention louable d'en discuter avec lui, il commença alors, pour couronner ses exploits, à se quereller avec Karl. Et cela alors même que les messieurs assis autour de la table s'étaient depuis longtemps indignés de tout ce vacarme inutile qui troublait l'accomplissement de leurs tâches importantes, que le chef-caissier finissait par trouver incompréhensible la patience du capitaine et inclinait à ce qu'on mît un terme à tout cela, que l'employé, complètement passé de nouveau sous la coupe de ses maîtres, toisait le chauffeur en lui lançant des regards furieux, et que, pour finir, l'homme au stick de bambou, à qui le capitaine lui-même lançait de temps à autre un regard amical, déjà redevenu complètement distant à l'égard du chauffeur, et même dégoûté par lui, tirait un petit carnet et laissait errer ses regards,

visiblement absorbé entièrement par d'autres affaires, entre Karl et ce carnet.

« Je sais bien, je sais bien », dit Karl, qui avait du mal à repousser le flot de paroles que le chauffeur dirigeait maintenant contre lui, mais qui cependant, au cœur même de tout ce conflit, gardait encore en réserve à son intention un sourire amical. « Vous avez raison, raison, d'ailleurs je n'en ai jamais douté. » Il aurait bien aimé, craignant de prendre des coups, immobiliser ses mains gesticulant en tous sens, et plus encore, il est vrai, le pousser dans un coin pour lui chuchoter quelques paroles apaisantes, que personne à part lui n'aurait été obligé d'entendre. Mais le chauffeur était déchaîné. Karl commençait déjà maintenant à puiser une sorte de réconfort dans l'idée qu'en cas de besoin le chauffeur avec toute la force de son désespoir était capable de tenir en respect les sept personnes ici présentes⁶. Il y avait au reste sur le bureau, ainsi que le lui apprit un regard dans cette direction, un tableau muni d'un nombre plus qu'abondant de boutons commandant le circuit électrique, et une seule main simplement appuyée sur eux pouvait semer la révolte dans le navire entier et toutes ses coursives bondées de gens hostiles.

C'est alors que l'homme au stick de bambou, pourtant si peu intéressé par tout ça, vint trouver Karl et lui demanda sans forcer la voix, mais de façon clairement plus audible que les vociférations du chauffeur : « Comment donc vous appelez-vous ? » À cet instant, comme si quelqu'un avait attendu derrière la porte que ces mots soient prononcés, on frappa. L'employé lança un regard au capitaine, et celui-ci acquiesça. L'employé se rendit donc à la porte et l'ouvrit. Un homme de proportions moyennes se tenait dehors, vêtu d'un vieux manteau de la garde impériale⁷, son apparence extérieure ne donnait pas à penser

qu'il était apte à travailler aux machines, et pourtant : c'était Schubal. Si Karl ne l'avait pas compris en voyant tous les regards exprimer une certaine satisfaction, dont même le capitaine n'était pas exempt, il n'aurait pas pu ne pas s'en rendre compte, à son grand effroi, en voyant le chauffeur serrer les poings au bout de ses bras tendus comme si cette contraction était chez lui ce qu'il y avait de plus important et à quoi il était prêt à sacrifier tout ce qu'il pouvait avoir de vie. C'est là qu'était maintenant concentrée toute sa force, y compris celle qui, tout simplement, le maintenait debout.

Et ainsi donc l'ennemi était là, tout sémillant dans sa tenue de cérémonie, un registre sous le bras, avec sans doute la liste des salaires et les certificats de service du chauffeur, regardant tour à tour dans les yeux tous ceux qui étaient là, laissant voir sans ambages qu'il voulait avant tout y lire l'état d'esprit de chacun en particulier. Les sept individus étaient du reste déjà tous ses amis, car même si le capitaine avait émis certaines réserves à son égard antérieurement, ou ne les avait peut-être d'ailleurs que simulées, après ce que lui avait fait souffrir le chauffeur, il lui semblait sans doute qu'il n'avait plus la moindre chose à reprocher à Schubal. En face d'un homme comme le chauffeur, on ne pouvait agir avec trop de rigueur, et s'il y avait quelque chose à reprocher à Schubal, c'était d'avoir été insuffisamment capable, à la longue, de briser l'humeur rétive du chauffeur, à tel point que ce dernier avait aujourd'hui encore eu l'audace de se présenter devant le capitaine.

Cela étant, on pouvait bien encore faire l'hypothèse que le face-à-face du chauffeur et de Schubal ne manquerait pas d'avoir aussi sur les gens l'effet qui aurait sûrement été le sien devant un aréopage suprême, car si Schubal savait très bien donner le

change, il ne parviendrait pas forcément à garder ce cap jusqu'à la fin. Un bref éclair révélateur de sa méchanceté devait suffire à ce que ces messieurs la perçoivent pour ce qu'elle était, Karl avait bien l'intention d'y pourvoir. Après tout, il avait eu le temps de jauger la perspicacité, les faiblesses et les humeurs de chacun de ces messieurs, et de ce point de vue tout le temps passé jusqu'à présent ne l'avait pas été en pure perte. Si seulement le chauffeur avait été plus efficace, mais il avait l'air complètement hors d'état de combattre. Si on avait amené ce Schubal en face de lui, il aurait sans doute pu exploser à coups de poing son crâne honni, comme la mince écale d'une noix. Mais rien que les quelques pas pour aller jusqu'à lui, il n'était sans doute pas capable de les faire. Pourquoi donc Karl n'avait-il pas prévu ce qui était si aisément prévisible, l'arrivée inévitable de Schubal, sinon à sa propre instigation, du moins à l'appel du capitaine ? Pourquoi n'avait-il pas en venant discuté avec le chauffeur d'une stratégie précise, au lieu d'entrer bêtement, tragiquement impréparés, là où ils avaient trouvé une porte, comme ils avaient bel et bien fait ? Le chauffeur lui-même était-il tout simplement en mesure de parler, de dire oui et non, comme cela serait nécessaire lors de l'audition contradictoire qui n'aurait lieu de toute façon que dans le meilleur des cas ? Il était là, jambes écartées, genoux légèrement fléchis, la tête un peu relevée, et l'air circulait dans sa bouche ouverte comme s'il n'avait plus de poumons à l'intérieur en train d'en faire quelque chose.

Karl, quant à lui, se sentait autant de vigueur et de vivacité d'esprit qu'il n'en avait peut-être jamais eu chez lui. Ah, si ses parents avaient pu voir comment en terre étrangère, devant des personnalités en vue, il combattait pour la bonne cause, et comment, même s'il n'avait pas gagné la partie, il se préparait

quand même de tout son être à l'ultime conquête. Réviseraient-ils l'opinion qu'ils avaient de lui ? L'assoiraient-ils au milieu d'eux pour faire son éloge ? Le regarderaient-ils une fois, une seule fois, dans les yeux qui leur étaient si dévoués ? Autant de questions incertaines, au moment le moins approprié qui soit !

« Je viens parce que je crois que le chauffeur m'accuse de certaines malhonnêtetés. Une fille de la cuisine m'a dit qu'elle l'avait vu qui se dirigeait par ici. Monsieur le capitaine et vous tous, messieurs, je suis prêt à réfuter la moindre accusation en me fondant sur mes écritures, et au besoin en sollicitant les déclarations de témoins dénués de préventions et non soumis à une quelconque influence ; ils sont là devant la porte. » Ainsi parla Schubal. C'était sans conteste le discours sans fard d'un homme, un vrai, et à en juger par la transformation qui s'opérait sur les visages de l'assistance, on aurait pu croire qu'ils entendaient de nouveau pour la première fois depuis longtemps les accents d'une parole humaine. Certes, ils ne se rendaient pas compte que même ce beau discours avait des failles. Pourquoi donc le premier terme concernant objectivement l'affaire qui lui venait à l'esprit était-il « malhonnêtetés » ? L'accusation n'aurait-elle pas dû, peut-être, commencer par là, plutôt que par ses préventions nationales ? Une fille de la cuisine avait vu le chauffeur en chemin vers le bureau, et Schubal avait tout de suite compris ? N'était-ce pas le sentiment de culpabilité qui affûtait son intelligence ? Et il avait aussitôt amené des témoins avec lui, dont il disait par-dessus le marché qu'ils étaient sans préventions et qu'ils n'étaient pas influencés ? Fripouilleries que tout ça, rien que des fripouilleries, que ces messieurs en plus toléraient et reconnaissaient même comme une conduite correcte ? Pourquoi avait-il très certainement laissé s'écouler un grand laps de temps

entre l'information de la fille des cuisines et son arrivée ici ? Uniquement, bien sûr, afin de laisser le chauffeur fatiguer à tel point ces messieurs qu'ils perdent peu à peu leur claire capacité de jugement, que Schubal avait surtout à redouter ? Lui qui était sans doute resté depuis longtemps derrière la porte, n'avait-il pas attendu pour frapper le moment où, à la suite de la question accessoire de ce monsieur, il pouvait espérer que le compte du chauffeur serait déjà réglé ?

Tout cela était lumineux, et par ailleurs déjà involontairement exposé avec clarté par Schubal, mais à ces messieurs il fallait présenter les choses autrement, plus concrètement encore. Ils avaient besoin d'être secoués. Et donc, Karl, fais vite, exploite au moins le temps que les témoins entrent en scène et submergent tout.

Mais à cet instant précis le capitaine fit signe à Schubal de s'en tenir là, et celui-ci – dès lors que son affaire semblait reportée pour un petit moment – s'effaça immédiatement et engagea à voix basse avec le domestique, qui l'avait rejoint aussitôt, une conversation qui ne manquait ni de regards en coin en direction du chauffeur et de Karl ni de gestes de la main plus que convaincus. Schubal semblait répéter ainsi son prochain grand discours.

« N'aviez-vous pas quelque chose à demander à ce jeune homme ? » dit le capitaine, dans un silence général, à l'homme au stick de bambou.

« C'est vrai », dit celui-ci en inclinant le buste brièvement pour le remercier de son attention. Et il posa une nouvelle fois la question à Karl : « Comment vous appelez-vous donc ? »

Karl, convaincu qu'il était dans l'intérêt de l'éminente cause qu'il défendait que l'intermède de ce questionneur obstiné soit

expédié sans tarder, répondit brièvement, sans présenter son passeport, comme c'était son habitude, car il aurait d'abord fallu le chercher : « Karl Rossmann. »

« Mais alors », dit celui qu'on avait appelé Jakob, en reculant d'abord avec un sourire presque incrédule. À leur tour le capitaine, puis le chef-caissier, l'officier de bord, et même le domestique manifestèrent clairement un étonnement inouï en découvrant le patronyme de Karl. Seuls les messieurs du bureau du port ainsi que Schubal gardèrent la tête froide.

« Mais alors », répéta le sieur Jakob en s'approchant de Karl à pas un peu raides, « alors je suis bien ton oncle Jakob⁸ et tu es mon cher neveu. Je l'avais pressenti pendant tout ce temps », ajouta-t-il en direction du capitaine, avant de prendre dans ses bras et d'embrasser Karl, tandis que le jeune homme se laissait faire sans rien dire.

« Comment vous appelez-vous ? » demanda Karl une fois qu'il sentit qu'on le lâchait, certes très poliment mais sans montrer aucune émotion, s'efforçant de prévoir les suites que ce nouvel épisode pouvait avoir pour le chauffeur. Pour l'instant, rien ne suggérait que Schubal pourrait tirer profit de cette affaire.

« Il vous faut prendre conscience de la chance qui est la vôtre, jeune homme », dit le capitaine, pensant que cette question avait offensé la dignité de M. Jakob, lequel s'était posté face à la fenêtre, visiblement pour ne pas être obligé de montrer aux autres le grand émoi sur son visage, qu'il tamponnait déjà par ailleurs avec un mouchoir. « C'est le conseiller d'État⁹ Edward Jakob qui vient de vous apprendre qu'il était votre oncle. Désormais, et sans doute contrairement à tout ce que vous avez pu espérer jusqu'à présent, c'est une brillante carrière qui vous

attend. Tâchez de bien comprendre cela, pour autant que cela soit possible sur le moment, et reprenez vos esprits.

— J'ai bel et bien un oncle Jakob en Amérique », dit Karl en se tournant vers le capitaine, « mais si j'ai bien compris, seul le nom de famille de M. le conseiller est Jakob.

— Effectivement, dit le capitaine impatient de savoir.

— Eh bien, voilà, mon oncle Jakob, qui est le frère de ma mère, s'appelle Jakob par son nom de baptême, tandis que son nom de famille devrait naturellement être le même que celui de ma mère, qui est née Bendelmayer.

— Messieurs ! » s'écria le conseiller pour réagir à ces explications de Karl, tout en revenant gaiement du poste de repos qui était le sien à la fenêtre. Tout le monde, à l'exception des fonctionnaires du port, partit alors d'un grand rire, certains comme sous le coup de l'émotion, d'autres plus impénétrables¹⁰.

Ce que je viens de dire n'était quand même nullement aussi ridicule que cela, pensa Karl.

« Messieurs, reprit le conseiller, vous participez malgré moi et malgré vous à une petite scène de famille, et c'est pourquoi je ne peux faire autrement que de vous donner une explication, étant donné que seul M. le capitaine » – mention qui provoqua une inclinaison mutuelle des deux bustes – « est parfaitement informé. »

Il faut maintenant que je fasse vraiment attention au moindre mot prononcé, songea Karl, tout réjoui de noter, en jetant un coup d'œil sur le côté, que la vie commençait à revenir dans toute la personne du chauffeur.

« Je vis depuis toutes les longues années de mon séjour américain – le mot "séjour" il est vrai est mal choisi pour le citoyen américain que je suis de toute mon âme – depuis toutes

ces longues années je vis donc complètement séparé de mes parents européens, pour des raisons qui premièrement n'ont pas leur place ici et que deuxièmement j'aurais vraiment trop de peine à raconter. Je redoute même l'instant où je serai obligé de les raconter à mon cher neveu, circonstance en laquelle il ne me sera pas possible d'éviter quelque franche parole sur ses parents et tous les leurs. »

« Aucun doute, c'est mon oncle, se dit Karl en tendant l'oreille, il a vraisemblablement fait changer son nom. »

« Les parents de mon cher neveu l'ont tout bonnement – dites-moi seulement le mot qui désigne vraiment la chose – mis à la porte, comme on jette un chat dehors quand il vous exaspère. Je ne veux absolument pas minimiser ce que mon neveu a fait pour qu'on le punisse de la sorte – minimiser n'est pas très américain – mais la faute commise par lui est de l'espèce qu'il suffit de nommer pour qu'on lui accorde déjà passablement d'excuses. »

« Ça je veux bien... songea Karl, mais je ne veux pas qu'il raconte tout à tout le monde. D'ailleurs, il ne peut pas être au courant. Comment pourrait-il l'être ? Mais on va voir, il sait sans doute déjà tout. »

« Il a en effet », poursuivit l'oncle, en s'appuyant avec de légères flexions sur le stick de bambou planté devant lui, ce qui lui permettait effectivement d'ôter à l'affaire une partie de la solennité inutile qu'elle aurait eue, sinon, de façon certaine, « il a en effet été séduit par une bonne nommée Johanna Brummer¹¹, une personne d'environ trente-cinq ans. En employant le mot "séduit" je ne veux absolument pas offenser mon neveu, mais il est quand même difficile de trouver un mot qui convienne aussi bien. »

Karl, qui s'était déjà bien rapproché de l'oncle, se retourna à cet instant, pour lire sur le visage des gens présents l'effet de ce récit. Personne ne riait, tout le monde écoutait avec patience et sérieux. On ne rit pas non plus, n'est-ce pas, du neveu d'un conseiller d'État à la première occasion qui se présente. On aurait plutôt pu dire, par exemple, que le chauffeur souriait, quoiqu'un tout petit peu, à Karl, mais, premièrement, c'était là un nouveau signe de vie réjouissant et, deuxièmement, c'était excusable, dès lors que Karl, dans la cabine, avait voulu faire de cette affaire, devenue désormais si publique, un secret particulier.

DOSSIER

CHRONOLOGIE

1883. *3 juillet* : naissance à Prague de Franz Kafka, fils aîné de Hermann Kafka (1852-1931), commerçant, et de Julie Löwy (1856-1934). Cinq autres enfants verront le jour dans la famille Kafka : Georg (1885-1886), Heinrich (1887-1888), Gabriele (1889-1942), dite Elli, Valerie (1890-1942), dite Valli, et Ottilie (1892-1943), dite Ottla. Les dates de décès des trois sœurs de l'écrivain, assassinées dans les camps d'extermination de Chelmno ou d'Auschwitz, sont conjecturales.
- 1889-1893. École primaire (Deutsche Volks- und Bürgerschule am Fleischmarkt).
- 1893-1901. Lycée (Altstädter Deutsches Gymnasium, palais Kinský).
1896. *13 juin* : bar-mitsva à la Zigeuner Synagoge.
1900. Vacances d'été à Triesch, en Moravie, chez l'oncle Siegfried Löwy, médecin de campagne.
1901. *Mai* : épreuves écrites du baccalauréat (« maturité »).
Dispensé de service militaire pour « faible constitution ».

Août : vacances à Helgoland et à Norderney, sur la mer du Nord.

Octobre : début des études à l'Université allemande de Prague. Deux semaines d'inscription en chimie, puis inscription en droit.

1902. *Mai* : début du deuxième semestre. Kafka s'inscrit en histoire de l'art et en germanistique.

Octobre : Kafka reprend les études de droit au troisième trimestre, qu'il poursuivra désormais sans interruption jusqu'au neuvième trimestre. Rencontre de Max Brod.

Décembre : envoie à son ami d'enfance Oskar Pollak une lettre où il lui confie son désir de devenir écrivain, et dans laquelle figure son premier récit connu : « Histoire du grand échalas pudique et du malhonnête en son cœur » (« Geschichte vom schamhaften Langen und vom Unredlichen in seinem Herzen »).

1903. *Été* : pour se remettre de la fatigue générée par ses examens de droit, il séjourne au sanatorium du Dr Heinrich Lahmann, à Weisser Hirsch, près de Dresde.

1904. Fréquente régulièrement ses amis Max Brod, Oskar Baum et Felix Weltsch. Ensemble, ils forment le « Cercle de Prague ».

1905. *Août* : première cure à Zuckmantel, en Silésie tchèque.

1906. Commence la première version de « Préparatifs de noce à la campagne » (« Hochzeitsvorbereitungen auf dem Lande »). Écrit « Le Ciel dans les rues étroites » (« Himmel in engen Gassen »), récit probablement détruit.

Examens de droit public.

18 juin : soutenance du doctorat en droit.

Juillet : second séjour à Zuckmantel.

Jusqu'en septembre, stagiaire « rédacteur » (*Konzipient*) dans le cabinet de son oncle Richard Löwy, avocat.

À partir d'octobre et pendant un an : stage de référendaire au tribunal civil (*Landgericht*), puis au tribunal correctionnel (*Strafgericht*) de Prague.

1907. Commence la première version de « Description d'un combat » (« Beschreibung eines Kampfes »).

Suit des cours sur l'assurance du travail à l'Académie commerciale de Prague.

Vacances d'été chez l'oncle Siegfried Löwy, à Triesch ; il y fait la connaissance de Hedwig Weiler.

Octobre : engagé au poste d'auxiliaire par la compagnie d'assurances austro-italienne Assicurazioni Generali.

1908. *Janvier-février* : publication de huit textes brefs dans la revue *Hyperion*. En 1912, ces mêmes textes, augmentés de dix autres, seront recueillis en volume, sous le titre *Observation (Betrachtung)*.

30 juillet : après avoir démissionné de la Generali, il est engagé, grâce à l'intervention de son ami Ewald Felix Přibram, comme fonctionnaire auxiliaire (*Aushilfsbeamter*) à l'Office d'assurance contre les accidents du travail pour le royaume de Bohême (*Arbeiter-Unfall-Versicherungs-Anstalt für das Königreich Böhmen in Prag*). Il sera promu à quatre reprises au cours de sa carrière : en 1910, il sera nommé fonctionnaire rédacteur (*Konzipist*), en 1913 vice-secrétaire (*Vizesekretär*), en 1920 secrétaire (*Sekretär*), et en 1922 secrétaire général (*Obersekretär*).

1909. *Mai* : début discret du Journal, modeste par la quantité et non daté régulièrement.

Première quinzaine de septembre : voyage en Italie, à Riva, sur le lac de Garde, en compagnie de Max et Otto Brod. Ils assistent au meeting aérien de Brescia.

Écrit « Les Aéroplanes à Brescia », publié le 29 *septembre* dans le feuilleton du journal de langue allemande *Bohemia*. Travaille à la seconde version de « Description d'un combat ».

Fait la connaissance du poète Franz Werfel.

1910. *Juin* : rédaction plus régulière du Journal commencé l'année précédente.

Voyage à Paris, en *octobre*, avec Felix Weltsch, Max et Otto Brod (interrompu pour raison médicale), et à Berlin, en *décembre*, où il assiste à de nombreuses représentations théâtrales, dont celle de *Hamlet*.

1911. *Janvier-février* : voyage professionnel en Bohême du Nord.

Août-septembre : voyage privé avec Max Brod en Suisse, en Italie et en France, qui inspire le projet d'un roman à quatre mains dont le titre devait être *Richard et Samuel*.

Rédige des journaux de voyage.

Septembre : séjour au sanatorium d'Erlenbach, au bord du lac de Zurich.

Octobre : rencontre le comédien Jizchak Löwy, qui l'initie à la culture des Juifs de l'Est. Assiste à de nombreuses représentations de pièces données par la troupe de Lemberg (Lwów en polonais ; aujourd'hui Lviv, en Ukraine) en langue yiddish.

Acquiert des parts dans l'usine d'amiante de son beau-frère Karl Hermann, l'époux d'Elli.

Début du travail au « roman américain », *Le Disparu*.

1912. *Mai* : publication du premier chapitre de *Richard et Samuel* sous le titre « Le Premier Long Voyage en train (Prague-Zurich) » dans les *Herder-Blätter*. Le texte, sans doute écrit à Erlenbach, est de Kafka.

Juin-juillet : voyages en compagnie de Max Brod. À Leipzig, il rencontre Ernst Rowohlt, qui publiera le recueil *Observation en décembre*, et Kurt Wolff, qui deviendra son éditeur attitré à partir de l'année suivante. À Weimar, pèlerinage sur les traces de Goethe.

Juillet : séjour de trois semaines dans le Harz, au sanatorium Jungborn.

13 août : chez Max Brod, rencontre Felice Bauer ; début de la correspondance avec la jeune femme le *20 septembre*.

Nuit du 22 au 23 septembre : écrit *La Sentence (Das Urteil)*.

Septembre-novembre : écrit les six premiers chapitres de la seconde version du *Disparu*.

Octobre : un fragment du Journal, « Grand bruit » (« Grosser Lärm »), est publié dans les *Herder-Blätter*.

17 novembre-7 décembre : écrit *La Métamorphose (Die Verwandlung)*.

4 décembre : lecture publique de *La Sentence* à Prague.

1913. *Mars* : première des six visites rendues à Felice, à Berlin, entre 1913 et 1914.

Mai : prépublication sous forme de plaquette de *L'Homme de chauffe (Der Heizer. Ein Fragment)*, premier chapitre du *Disparu*, dans la collection « Der jüngste Tag » (« Le Jugement dernier »), créée par Kurt Wolff.

Juin : parution de *La Sentence* dans la revue littéraire *Arkadia*, dirigée par Max Brod. Début de l'amitié avec Ernst Weiss.

Septembre : participe à Vienne, avec son directeur Robert Marschner, au Congrès international sur la prévention des accidents, ainsi qu'à une séance du XI^e congrès sioniste.

Septembre-octobre : il poursuit son voyage vers Venise, Vérone et le lac de Garde. À Riva, au sanatorium du Dr Christoph von Hartungen, réputé pour le traitement des maladies nerveuses, épisode amoureux avec la jeune « chrétienne » suisse Gertrud Wasner (« G. W. »).

Octobre : début de la correspondance avec Grete Bloch, une amie de Felice qu'il rencontrera en *novembre*.

1914. *1^{er} juin* : fiançailles avec Felice Bauer ; elles seront rompues le *12 juillet*, à Berlin, lors de l'épisode dit « du tribunal de l'hôtel Askanischer Hof ».

Juillet : depuis Berlin, il se rend à Marielyst (Danemark), *via* Lübeck, en compagnie d'Ernst Weiss.

28 juillet : l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie ; il n'est pas mobilisé.

Août : début du travail au *Procès*.

Octobre : reprise de la correspondance avec Felice. Écriture du dernier fragment du *Disparu*, « Le Théâtre en plein air d'Oklahoma ^{*1} », et de *Dans la colonie pénitentiaire (In der Strafkolonie)*.

1915. *Janvier* : fin du travail au *Procès*.

Nouvelles rencontres, en *janvier*, *mai* et *juin*, avec Felice Bauer.

Mars : emménage pour la première fois dans un logement personnel (dans la Lange Gasse).

Avril : voyage dans les Carpates, avec sa sœur Elli, dont le mari sert en Hongrie.

Juillet : séjour au sanatorium Frankenstein, à Rumburg, en Bohême du Nord.

Publication de *La Métamorphose* en octobre dans la revue *Die weissen Blätter*, puis en novembre dans la collection « Der jüngste Tag ».

L'écrivain Carl Sternheim offre à Kafka le montant de son prix Theodor-Fontane.

1916. *Avril* : Robert Musil lui rend visite.

Juin : dégagé des obligations militaires.

Juillet : voyage avec Felice à Marienbad.

Automne : publication de *La Sentence* en volume dans la collection « Der jüngste Tag ».

Novembre : lecture publique de *Dans la colonie pénitentiaire* à Munich, où Felice le rejoint.

Emménage dans la petite maison de l'Alchimistengasse, sur l'autre rive de la Moldau. Jusqu'au printemps de 1917, plusieurs textes du recueil *Un médecin de campagne* y voient le jour.

1917. Étude de l'hébreu et approfondissement de la culture hébraïque.

Travaille à plusieurs textes : « Le Cavalier du seau » (« Der Kübelreiter »), « Le Chasseur Gracchus » (« Der Jäger Gracchus »), « En construisant la muraille de Chine » (« Beim Bau der chinesischen Mauer »).

Juillet : secondes fiançailles avec Felice.

Nuit du 9-10 août : hémorragie pulmonaire et retour au domicile des parents.

4 septembre : la tuberculose pulmonaire est diagnostiquée.

Séjour de huit mois à Zürau, dans le nord-ouest de la Bohême, chez sa sœur Ottla. Il y écrit les aphorismes dits

« de Zürau ».

Décembre : rencontre Felice à Prague ; il rompt définitivement avec elle.

1918. *Mai* : retour à Prague et reprise de l'activité professionnelle. Plusieurs déplacements. Plusieurs congés de maladie.

28 octobre : proclamation de l'indépendance de la République tchécoslovaque.

Octobre : contracte la grippe espagnole.

Séjour de repos à Schelesen, au nord de Prague.

1919. *Janvier* : fait la connaissance de Julie Wohryzek à Schelesen. Se fiance avec elle *au cours de l'été* malgré l'opposition de son père.

Nouvelle reprise du travail à l'Office d'assurance. Nouvelle incapacité.

Automne : rencontre Milena Jesenská dans un café de Prague ; la jeune femme veut traduire certains de ses textes en tchèque ; il l'autorise à traduire *L'Homme de chauffe*.

Octobre : publication de *Dans la colonie pénitentiaire* chez Kurt Wolff.

Novembre : écrit la « Lettre au père », qu'il n'adressera jamais à son destinataire. Il renonce à épouser Julie.

1920. *Janvier-février* : écrit (à la troisième personne) les aphorismes auxquels Max Brod donnera le titre « Er » (« Il » ou « Lui »).

Avril : début de la correspondance avec Milena.

Avril-juin : séjour médical en Italie, à Merano. Sur le chemin du retour, il passe quatre jours « heureux » à Vienne avec Milena.

Mai : publication du recueil *Un médecin de campagne. Petits récits* (*Ein Landarzt. Kleine Erzählungen*) chez Kurt Wolff.

14-15 août : retrouvailles désastreuses avec Milena à la gare de Gmünd, à la frontière entre l'Autriche et la Tchécoslovaquie.

Novembre : débordements antiallemands des nationalistes tchèques à Prague, dont les Juifs font les frais. « Je baigne dans la haine des Juifs », écrit-il à Milena. Leur correspondance prendra fin *ce même mois*.

Nouveau congé de maladie après quelques mois de reprise de ses activités « bureaucratiques ».

Décembre : séjour dans un sanatorium des Hautes Tatras, à Matliary (actuelle Slovaquie), où il rencontre l'étudiant en médecine Robert Klopstock. Au cours des neuf mois passés à Matliary, il écrit de nombreux textes brefs (ceux de la volumineuse liasse de 1920), notamment « Les Armes de la ville », « La Levée de troupes » et « En visite chez les morts ».

1921. 26 août : retour à Prague ; brève reprise de l'activité à l'Office d'assurance *pendant deux mois*.

Reprise du Journal, dont il confie les années 1910-1920 à Milena, qui vit à Prague désormais.

Automne-hiver : rédaction de la première lettre-testament (jamais expédiée ni remise en main propre) demandant à Max Brod de brûler ses manuscrits et ses papiers personnels.

25 décembre : publication du « Cavalier du seau » dans le supplément de Noël de la *Prager Presse*.

1922. Janvier : effondrement nerveux, suivi d'un séjour de trois semaines à Spindlermühle, dans les monts des Géants, en compagnie du Dr Otto Hermann, son médecin traitant.

Dans cette station d'altitude enneigée, il commence à écrire *Le Château*.

17 février : retour à Prague ; son médecin s'oppose à ce qu'il reprenne le travail.

27 avril : écrit à son employeur afin de le prier de lui accorder un congé annuel de cinq semaines.

8 mai : dernière rencontre avec Milena.

Mai : rédige « Un virtuose de la faim » (« Ein Hungerkünstler »), nouvelle qui sera publiée dans la *Neue Rundschau* en octobre.

Juin-septembre : séjour à Planá, un village de Bohême du Sud, chez sa sœur Ottla.

1^{er} juillet : sa demande de mise à la retraite anticipée prend effet.

Août : fin du travail sur *Le Château*.

Septembre-octobre : écrit « Recherches d'un chien » (« Forschungen eines Hundes »).

29 novembre : rédaction de la seconde lettre-testament, que Max Brod retrouvera dans un tiroir à la mort de Kafka.

1923. Souvent alité. Suit des cours d'hébreu. Songe à émigrer en Palestine.

12 juin : dernières notes inscrites dans le Journal.

Juillet-août : séjour à Müritz, sur la mer Baltique, avec sa sœur Elli. Il y fait la connaissance de Dora Diamant (ou Dymant), jeune réfugiée juive de Pologne, qui travaille au Foyer juif de Berlin.

Août-septembre : séjour à Schelesen avec sa sœur Ottla.

22 septembre : quitte Prague pour s'installer avec Dora à Berlin. Contacts avec l'Institut des hautes études en science du judaïsme.

Novembre-décembre : travaille aux récits « Une petite femme » (« Eine kleine Frau ») et « Le Terrier » (« Der Bau »).

1924. *Février* : aggravation de son état de santé ; le larynx est atteint.

17 mars : retour à Prague avec Max Brod.

Fin de mars ou début d'avril : écrit « Josefina la chanteuse » (« Josefina, die Sängerin »), dernier récit publié de son vivant, dans le supplément pascal de la *Prager Presse*, le *20 avril*.

Transfert au sanatorium Wienerwald, en Basse-Autriche, puis à la clinique de l'université de Vienne, enfin, le *19 avril*, au sanatorium du Dr Hugo Hoffmann, à Kierling, près de Klosterneuburg, au nord-ouest de la capitale autrichienne.

11 mai : dernière visite de Max Brod à Kierling.

Corrige encore les épreuves du recueil *Un virtuose de la faim*, qui paraîtra trois mois après sa mort.

3 juin : mort de Franz Kafka.

11 juin : enterrement au nouveau cimetière juif de Prague-Straschnitz.

J.-P. L.

*1. Sur cette graphie, voir notre Préface, [ici](#).

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

I. OUTILS BIBLIOGRAPHIQUES ET OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

ENGEL, Manfred et AUEROCHS, Bernd (éd.), *Kafka-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung*, Stuttgart, J. B. Metzler, 2010. [Ce manuel contient une abondante bibliographie sur chaque œuvre présentée.]

JAHRAUS, Oliver et JAGOW, Bettina von (éd.), *Kafka-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008. [Contrairement au *Kafka-Handbuch* mentionné ci-dessus, ce manuel répertorie des articles généraux ainsi que des interprétations des œuvres majeures.]

ROBERTSON, Ritchie, *Kafka : A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

SCHMITZ-EMANS, Monika, *Franz Kafka. Epoche – Werk – Wirkung*, Munich, C. H. Beck, 2010.

II. ŒUVRES DE KAFKA

1. Éditions en langue allemande

Kritische Ausgabe der Werke von Franz Kafka. Schriften – Tagebücher – Briefe, Gerhard Neumann, Jost Schillemeit, Malcolm Pasley et Gerhard Kurz (dir.), Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1982-2013, 18 vol. (Cette édition a servi de base à l'édition des quatre volumes d'écrits de Kafka parue dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».)

Der Verschollene, J. Schillemeit éd., 1983, 2 vol.

2. Traductions françaises

Les premières traductions des œuvres, manuscrits, journaux et lettres de Kafka ont été faites à partir des versions parues du vivant de l'auteur et des éditions dites « de Max Brod ».

Éditions collectives

Œuvres complètes, Marthe Robert (dir.), Cercle du livre précieux, 1963-1965, 8 vol. illustrés de 189 planches hors texte de Louis Mittelberg.

Œuvres complètes, Claude David (dir.), Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1989, 4 vol.

Récits, romans, journaux, Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent (dir.), trad. François Mathieu, Axel Nesme, Marthe Robert *et al.*, Le Livre de Poche, « La Pochothèque », 2000.

Œuvres complètes, Jean-Pierre Lefebvre (dir.), Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018-2022, 4 vol.

Éditions séparées d'*Amerika* [*Le Disparu*]

Le Soutier, trad. Jean Carrive, Les Cahiers du Sud, n° 270, mars-avril 1945, p. 121-146 [*L'Homme de chauffe*, premier chapitre d'*Amerika*].

L'Amérique, trad. Alexandre Vialatte, Gallimard, « Folio », 1973.

III. BIOGRAPHIES ET TÉMOIGNAGES

ADLER, Jeremy, *Franz Kafka*, Londres, Penguin Books, 2001.
[Biographie photographique.]

ALT, Peter-André, *Franz Kafka. Der ewige Sohn. Eine Biographie*, Munich, C. H. Beck, 2008.

BROD, Max, *Franz Kafka. Eine Biographie. Erinnerungen und Dokumente*, Prague, Heinrich Mercy Sohn, 1937 ; *Franz Kafka. Souvenirs et documents*, trad. Hélène Zylberberg, Gallimard, 1945.

—, *Streitbares Leben*, Munich, Kindler, 1960. [Une autobiographie volumineuse de Max Brod.]

JANOUCHE, Gustav, *Gespräche mit Kafka*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1951 ; *Conversations avec Kafka*, introduction, notes et trad. Bernard Lortholary, Maurice Nadeau et Robert Laffont, 1977.

KOCH, Hans-Gerd (éd.), «*Als Kafka mir entgegenkam...* ». *Erinnerungen an Franz Kafka*, Berlin, Wagenbach, 1995 ; *J'ai connu Kafka. Témoignages*, trad. François-Guillaume Lorrain, Arles, Solin et Actes Sud, 1998.

—, *Kafka in Berlin. Eine historische Stadtreise*, Berlin, Wagenbach, 2008.

- PAWEL, Ernst, *The Nightmare of Reason : A Life of Franz Kafka*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1984 ; *Franz Kafka ou le Cauchemar de la raison*, trad. Michel Chion et Jean Guilloineau, Le Seuil, 1988.
- POLITZER, Heinz (éd.), *Das Kafka-Buch. Eine innere Biographie in Selbstzeugnissen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1965.
- STACH, Reiner, *Kafka. Die Jahre der Entscheidungen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2002 ; *Le Temps des décisions, 1910-1915*, trad. Régis Quatresous, Le Cherche Midi, 2023.
- , *Kafka. Die Jahre der Erkenntnis*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2008 ; *Le Temps de la connaissance, 1916-1924*, trad. Régis Quatresous, Le Cherche Midi, 2023.
- , *Kafka. Die frühen Jahre*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2014. [*Les Premières Années, 1883-1911.*]
- , *Kafka von Tag zu Tag : Dokumentation aller Briefe, Tagebücher und Ereignisse*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2017.
- UNSELD, Joachim, *Franz Kafka. Ein Schriftstellerleben. Die Geschichte seiner Veröffentlichungen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1984 ; *Franz Kafka. Une vie d'écrivain – Histoire de ses publications avec une bibliographie de toutes les œuvres de Franz Kafka qui furent imprimées et publiées (1908-1924)*, trad. Éliane Kaufholz, Gallimard, 1985.
- WAGENBACH, Klaus, *Franz Kafka. Eine Biographie seiner Jugend (1883-1912)*, Berne et Munich, Francke, 1958 ; *Franz Kafka. Années de jeunesse (1883-1912)*, trad. Élisabeth Gaspar, Mercure de France, 1967.
- , *Kafka par lui-même*, trad. Alain Huriot, Le Seuil, 1968.

IV. CRITIQUE

1. *Ouvrages généraux*

- ABRAHAM, Ulf, *Der verhörte Held. Verhöre, Urteile und die Rede von Recht und Schuld im Werk Franz Kafkas*, Munich, Wilhelm Fink, 1985.
- ALLEMANN, Beda, *Zeit und Geschichte im Werk Kafkas*, Göttingen, Wallstein, 1998.
- ALT, Peter-André, *Kafka und der Film. Über kinematographisches Erzählen*, Munich, C. H. Beck, 2009.
- ANDERS, Günther, *Kafka. Pro und Contra*, Munich, C. H. Beck, 1951 ; *Kafka. Pour et contre*, trad. Henri Plard, Belval, Circé, 1990.
- ANZ, Thomas, *Franz Kafka. Leben und Werk*, Munich, C. H. Beck, 2009.
- ARENDT, Hannah, *The Jew as Pariah : Jewish Identity and Politics in the Modern Age*, New York, Grove Press, 1978 ; *La Tradition cachée. Le Juif comme paria*, trad. Sylvie Courtine-Denamy, Christian Bourgois, 1987.
- ARNOLD, Heinz Ludwig (éd.), *Franz Kafka*, Munich, Edition Text+Kritik, 2006. [Interprétations des différentes œuvres par l'éditeur de la revue *Text+Kritik*.]
- BAIONI, Giuliano, *Kafka. Letteratura ed ebraismo*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2008.
- BANCAUD, Florence, *Franz Kafka ou l'Art de l'esquisse*, Belin, 2006.
- BECHTEL, Delphine, *La Renaissance culturelle juive. Europe centrale et orientale (1897-1930)*, Belin, 2002.

- BEISSNER, Friedrich, *Der Erzähler Franz Kafka*, Stuttgart, Kohlhammer, 1952. [L'un des ouvrages critiques majeurs antérieurs aux années 1960.]
- BENJAMIN, Walter, *Sur Kafka*, présentation et trad. Christophe David et Alexandra Richter, Caen, Éditions Nous, 2015. [Cet ouvrage, dont il n'existe pas d'équivalent en Allemagne, présente l'intégralité des textes que Walter Benjamin a consacrés à Kafka.]
- BINDER, Hartmut, *Motiv und Gestaltung bei Franz Kafka*, Bonn, Bouvier, 1966.
- , *Kafka in neuer Sicht. Mimik, Gestik und Personengefüge als Darstellungsformen des Autobiographischen*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1976.
- BLANCHOT, Maurice, *De Kafka à Kafka*, Gallimard, 1982.
- BORN, Jürgen, *Franz Kafka. Kritik und Rezeption zu seinen Lebzeiten 1912-1924*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1979.
- , (éd.), *Franz Kafka. Kritik und Rezeption zu seinen Lebzeiten 1924-1938*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1983.
- , « *Dass zwei in mir kämpfen... » und andere Aufsätze zu Kafka*, Furth im Wald, Vitalis, 2000.
- , *Franz Kafka oder Die Magie einer Prosa*, Düsseldorf, Onomato, 2015.
- BRABANDT, Anne, *Franz Kafka und der Stummfilm. Eine intermediale Studie*, Munich, Meidenbauer, 2009.
- CARROUGES, Michel, *Franz Kafka*, Labergerie, 1948.
- , *Kafka contre Kafka*, Plon, 1962.
- CASANOVA, Pascale, *Kafka en colère*, Le Seuil, 2011.

- CITATI, Pietro, *Franz Kafka*, trad. Brigitte Pérol, Gallimard, 1989.
- CRESPI, Guido, *Kafka humoriste*, trad. de l'italien par l'auteur, préface de Claude David, Brescia, Shakespeare & Company, 1984.
- DANÈS, Jean-Pierre, *Prague, Kafka, Chweik. Études*, Versailles, Éditions Marie-Josée Danès, 1989.
- DAVID, Claude, *Franz Kafka*, Fayard, 1989.
- DEHE, Astrid et ENGSTLER, Achim, *Kafkas komische Seiten. Ein Lesebuch*, Göttingen, Steidl, 2011.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Franz Kafka. Pour une littérature mineure*, Les Éditions de Minuit, 1975.
- DENTAN, Michel, *Humour et création littéraire dans l'œuvre de Kafka*, Genève et Paris, Droz et Minard, 1961.
- EMRICH, Wilhelm, *Franz Kafka. Das Baugesetz seiner Dichtung. Der mündige Mensch jenseits von Nihilismus und Tradition*, Francfort-sur-le-Main, Athenäum, 1957. [La première des imposantes études de l'après-guerre ; toute l'œuvre y est interprétée.]
- ENGEL, Manfred et LAMPING, Dieter, *Franz Kafka und die Weltliteratur*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006.
- FERENCZI, Rosemarie, *Kafka : subjectivité, histoire et structures*, Klincksieck, 1975.
- FRIEDLÄNDER, Saul, *Franz Kafka*, Munich, C. H. Beck, 2012 ; *Kafka, poète de la honte*, trad. Nicolas Weill, Le Seuil, 2014.
- GLIŠOVIĆ, Dušan, *Politik im Werk Kafkas*, Tübingen, Francke, 1996.

- GOLDSCHMIDT, Georges-Arthur, *Celui qu'on cherche habite juste à côté. Lecture de Kafka*, Lagrasse, Verdier, 2007.
- GRÖZINGER, Karl Erich, *Kafka und die Kabbala. Das Jüdische im Werk und Denken von Franz Kafka*, Francfort-sur-le-Main et New York, Campus, 2014.
- JAHNKE, Uwe, *Die Erfahrung von Entfremdung. Sozialgeschichte Studien zum Werk Franz Kafkas*, Stuttgart, Heinz, 1988.
- KAISER, Hellmuth, *Franz Kafkas Inferno. Eine psychologische Deutung seiner Strafphantasie*, Vienne, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1931. [La première étude d'inspiration psychanalytique.]
- KRAFT, Herbert, *Mondheimat : Kafka*, Pfullingen, Günther Neske, 1983. [Analyse des thèmes et des motifs récurrents de l'œuvre et de la pensée de Kafka.]
- KUNDERA, Milan, *L'Art du roman*, Gallimard, 1986.
- , *Les Testaments trahis*, Gallimard, 1993.
- KURZ, Gehrard, *Traum-Schrecken. Kafkas literarische Existenzanalyse*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1980.
- , *Der junge Kafka*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1984.
- LAMPING, Dieter, *Kafka und die Folgen*, Stuttgart, J. B. Metzler, 2017.
- LIEBRAND, Claudia et SCHÖSSLER, Franziska (éd.), *Textverkehr. Kafka und die Tradition*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2004. [Sur les rapports qu'entretient Kafka avec Sade, Jean Paul, Novalis, Kleist, Flaubert, Sacher-Masoch et Thomas Mann.]
- LÖWY, Michael, *Franz Kafka, rêveur insoumis*, Stock, 2004.

- MECKE, Günter, *Franz Kafkas offenbares Geheimnis. Eine Psychopathographie*, Munich, Wilhelm Fink, 1982.
- MOSÈS, Stéphane, *Exégèse d'une légende. Lectures de Kafka*, Éditions de l'Éclat, 2006.
- MOUNIER, Guy-Ferdinand, *Étude psychopathologique sur l'écrivain Franz Kafka*, Bordeaux, Imprimerie R. Samie, 1951. [Thèse pour le doctorat en médecine.]
- PASLEY, Malcolm, « *Die Schrift ist unveränderlich...* ». *Essays zu Kafka*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1995.
- PELLETIER, Nicole, *Franz Kafka et Robert Walser : étude d'une relation littéraire*, Stuttgart, Heinz, 1985.
- POLITZER, Heinz, *Franz Kafka. Der Künstler*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1965. [L'un des ouvrages critiques majeurs sur Kafka, par l'un de ses premiers éditeurs.]
- , (éd.), *Franz Kafka. Wege der Forschung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973.
- POULAIN, Elfie, *Franz Kafka : l'enfer du sujet ou l'injustifiabilité de l'existence*, L'Harmattan, 2000.
- RÉFABERT, Philippe, *De Freud à Kafka : l'origine en procès*, Calmann-Lévy, 2001.
- REUSS, Roland et STAENGLER, Peter (éd.), *K : Beiheft zur Ausstellung Franz Kafka 1883-2008 in der Universitätsbibliothek Heidelberg*, Heidelberg, Regionalkultur, 2008.
- ROBERT, Marthe, *L'Ancien et le Nouveau. De don Quichotte à Franz Kafka*, Grasset, 1963.
- , *Sur le papier*, Grasset, 1967.
- , *Livre de lectures*, Grasset, 1977.

—, *Seul, comme Franz Kafka*, Calmann-Lévy, 1979.

—, *La Vérité littéraire*, Grasset, 1981.

—, *La Tyrannie de l'imprimé*, Grasset, 1984.

—, *Le Puits de Babel*, Grasset, 1987.

—, *La Traversée littéraire*, Grasset, 1994.

ROBIN, Régine, *Kafka*, Belfond, 1989.

—, *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1993. [L'une des quatre études de cet ouvrage est consacrée à Kafka et au yiddish.]

SCHILLEMEIT, Jost, *Kafka-Studien*, Göttingen, Wallstein, 2004.

SCHOLTEN, Dany, *Kafka und das Kino*, Berlin, Vorwerk 8, 2004.

SCHWARZ, Sandra, « *Verbannung* » als Lebensform. *Koordinaten eines literarischen Exils in Franz Kafkas « Trilogie der Einsamkeit »*, Tübingen, Niemeyer, 1996.

SCHWEPPEHÄUSER, Hermann (éd.), *Benjamin über Kafka. Texte – Briefzeugnisse – Aufzeichnungen*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1992.

SOKEL, Walter Herbert, *Franz Kafka. Tragik und Ironie. Zur Struktur seiner Kunst*, Munich et Vienne, A. Langen et G. Müller, 1964. [L'une des études fondatrices de l'après-guerre, d'inspiration analytique, sur la vie et l'œuvre de Kafka.]

—, *The Myth of Power and the Self : Essays on Franz Kafka*, Detroit, Wayne State University Press, 2002.

STACH, Reiner, *Kafkas erotischer Mythos. Eine ästhetische Konstruktion des Weiblichen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer,

- 1987.
- , *Ist das Kafka ? 99 Fundstücke*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2013.
- SUDAKA-BÉNAZÉRAF, Jacqueline, *Franz Kafka. Aspects d'une poétique du regard*, Louvain, Peeters, 2000.
- , *Le Regard de Franz Kafka. Dessins d'un écrivain*, Maisonneuve & Larose, 2001.
- VIALATTE, Alexandre, *Kafka ou l'Innocence diabolique*, Les Belles Lettres, 1998.
- VOGL, Joseph, *Ort der Gewalt. Kafkas literarische Ethik*, Zürich, Diaphanes, 2010.
- WALSER, Martin, *Beschreibung einer Form. Versuch über die epische Dichtung Franz Kafkas*, Munich, Carl Hanser, 1961.
- WELTSCH, Felix, *Religion und Humor im Leben und Werk Franz Kafkas*, Berlin-Grunewald, F. A. Herbig, 1957. [Par l'un des plus proches amis de Kafka.]
- ZARD, Philippe (dir.), *Sillage de Kafka*, Éditions Le Manuscrit, 2007.
- ZISCHLER, Hanns, *Kafka geht ins Kino*, Reinbek, Rowohlt, 1996 ; *Kafka va au cinéma*, trad. Olivier Mannoni, Cahiers du cinéma, 1996.

2. Choix d'articles généraux importants

- ADORNO, Theodor W., « Aufzeichnungen zu Kafka », *Prismen. Kulturkritik und Gesellschaft*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1997, p. 254-287.

BLANCHOT, Maurice, « Kafka et l'exigence de l'œuvre », *L'Espace littéraire*, Gallimard, 1955, p. 63-103.

CAMUS, Albert, « L'espoir et l'absurde dans l'œuvre de Franz Kafka », dans *L'Arbalète*, n° 7, été 1943 ; *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 305-315. [L'analyse de Camus porte sur trois œuvres de Kafka dans la traduction d'Alexandre Vialatte : *La Métamorphose*, *Le Procès* et *Le Château*. Cette étude fut publiée en appendice à la deuxième édition du *Mythe de Sisyphe* (Gallimard, 1945).]

MENNINGHAUS, Winfried, « Der Engel des Ekels – Kafkas Poetik des “unschuldigen” geniessens “schweflicher Lüste” », dans *Ekel. Theorie und Geschichte einer starken Empfindung*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2002, p. 333-484.

ROBERT, Marthe, « L'humour de Franz Kafka », dans *Revue de la pensée juive*, n° 6, mars 1951, p. 61-72.

ZARD, Philippe, « Les figures juives de la conscience moderne chez Kafka », dans *De Shylock à Cinoc. Essai sur les judaïsmes apocryphes*, Classiques Garnier, 2018, p. 419-458.

3. Études particulières sur Amerika [Le Disparu]

ALBRECHT, Nicola, *Verschollen im Meer der Medien : Kafkas Romanfragment « Amerika »*. *Zur Rekonstruktion und Deutung eines Medienkomplexes*, Heidelberg, Carl Winter, 2007.

BINDER, Hartmut, *Kafka-Kommentar zu den Romanen, Rezensionen, Aphorismen und zum Brief an den Vater*, Munich, Winkler, 1976. [L'une des approches biographiques les plus systématiques des trois romans de Kafka.]

- BRIDGWATER, Patrick, *Kafka's Novels : An Interpretation*, Amsterdam et New York, Rodopi, 2003.
- GODÉ, Maurice et VANOOSTHUYSE, Michel (éd.), *Entre critique et rire. Le Disparu de Franz Kafka*, Actes du colloque international de Montpellier, 10-11 janvier 1997, Bibliothèque d'études germaniques et centre-européennes, vol. II, Montpellier, 1997.
- HERMSDORF, Klaus, *Kafka. Weltbild und Roman*, Berlin, Rütten & Loening, 1961. [Sur *Le Disparu*. Première étude parue en RDA.]
- HORN, Anette et Peter, *In einer fenster- und türlosen Zelle. Die Romane Franz Kafkas*, Oberhausen, Athena, 2015.
- JAHN, Wolfgang, *Kafkas Roman « Der Verschollene »*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1965.
- MÜLLER, Klaus-Detlef, *Franz Kafka. Romane*, Berlin, Erich Schmidt, 2007.
- NICOLAI, Ralf R., *Kafkas Amerika-Roman « Der Verschollene », Motive und Gestalten*, Würzburg, 1981.
- OTTERSBAACH, Frank, *wegvonhierdasistmeinziel. Franz Kafkas epische Vorbereitungen zur Ausreise nach Amerika*, Dresde, Neisse, 2015.
- SELL, Robert, *Bewegung und Beugung des Sinns. Zur Poetologie des menschlichen Körpers in den Romanen Franz Kafkas*, Stuttgart, J. B. Metzler, 2002.
- UYTTERSROT, Herman, *Eine neue Ordnung der Werke Franz Kafkas ? Zur Struktur von « Der Prozess » und « Amerika »*, Anvers, De Vries-Brouwers, 1957.

WELLNITZ, Philippe (éd.), *Der Verschollene : Le Disparu. L'Amérique, écritures d'un nouveau monde ?*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1997.

WOLFRADT, Jörg, *Der Roman bin ich. Schreiben und Schrift in Kafkas « Der Verschollene »*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1996.

J.-P. L.

ADAPTATIONS DU ROMAN

(CHOIX)

I. ADAPTATIONS SCÉNIQUES

BROD, Max, *Amerika* [comédie en deux actes (16 tableaux) d'après le roman de Franz Kafka], Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1957. [Une version française de la pièce, adaptée par Jean-Louis Barrault, a été créée au théâtre national de l'Odéon à Paris le 3 avril 1965.]

HAUBENSTOCK-RAMATI, Roman, *Amerika, eine Oper in zwei Teilen nach dem gleichnamigen Roman von Franz Kafka und der Bühnenbearbeitung von Max Brod* [opéra en deux parties, d'après le roman éponyme de Franz Kafka et l'adaptation scénique de Max Brod], Vienne, Universal Editions, 1965. [Opéra créé à l'Opéra allemand de Berlin en 1966.]

II. FILMOGRAPHIE

FELLINI, Federico, *Intervista*, Italie et France, Aljosha Productions / Rai Uno / Cinecittà, 1987. [Le film met en scène le tournage par Fellini d'une adaptation cinématographique

du roman de Kafka, qui est restituée à l'écran sous la forme de films dans le film.]

MICHÁLEK, Vladimír, *Amerika*, République tchèque, Space Films, 1994. [Sous-titres anglais. Tirée de la bande-son du film, la chanson « Amerika » du groupe Lucie (David Koller, Robert Kodym et Michal Dvořák) fait partie des tubes de l'année 1994 en République tchèque.]

STRAUB, Jean-Marie et HUILLET, Danièle, *Klassenverhältnisse* [en français : *Amerika, rapports de classe*], RFA et France, Janus Film und Fernsehen / Hessischer Rundfunk / NEF Diffusion, 1984.

III. BANDES DESSINÉES ET ROMANS GRAPHIQUES

CASANAVE, Daniel et CARA, Robert, *L'Amérique. Une villa aux environs de New York*, Frontignan, 6 pieds sous terre, 2006.

—, *L'Amérique. Sur la route de Ramsès*, Frontignan, 6 pieds sous terre, 2007.

—, *L'Amérique. Le Théâtre de la nature d'Oklahoma*, Frontignan, 6 pieds sous terre, 2008.

CRUMB, Robert et MAIROWITZ, David Zane, *Introducing Kafka*, New York, Totem Books, 1993 ; *Kafka*, adaptation française de Jean-Pierre Mercier, Arles, Actes Sud, 2007. [Les planches illustrées que Robert Crumb consacre à *Amerika* concluent l'ouvrage.]

GODBOUT, Réal, *L'Amérique ou le Disparu*, Montréal, Éditions de la Pastèque, 2013.

JEAN BOUTAN

NOTES

N.B. Les mots ou expressions en français dans le texte de Kafka sont composés en italique et suivis d'un astérisque placé en exposant.

I. L'HOMME DE CHAUFFE

1. Le premier chapitre d'*Amerika* a fait l'objet d'une publication du vivant de Kafka (voir [la Note sur le texte](#)) sous le titre « *Der Heizer* », qu'Alexandre Vialatte avait traduit par « Le Chauffeur ». Ce titre français a depuis été souvent retraduit par « Le Soutier ». On peut concevoir que le mot « chauffeur » ait perdu au XXI^e siècle la palette de sens techniques qui était la sienne quand l'énergie était assurée par des machines à vapeur, et se soit spécialisé dans l'usage métonymique qui le réserve aux conducteurs d'engins automobiles, ou à la rigueur de trains. Mais le soutier est commis au transport du charbon, alors que le chauffeur est un mécanicien spécialisé de niveau supérieur. Jusqu'à la fin du XX^e siècle, dans beaucoup de villes de langue allemande, *der Heizer* était aussi l'homme qui avait en charge le fonctionnement et l'entretien des chaudières dans les maisons équipées du chauffage central. Enfin, Kafka fait de ce personnage important du navire une sorte d'Héphaïstos à la fois naïf et inquiétant, désigné par sa seule fonction mythique, quand tant d'autres personnages sont nommés.

2. *Dix-sept ans* : dans l'édition séparée du premier chapitre (voir [la Note sur le texte](#)) et dans les éditions assurées par Max Brod, le personnage est rajeuni d'un an.

3. La substitution d'une *épée* au flambeau de la Liberté brandi par la statue est considérée comme délibérée.

4. *Butterbaum* (littéralement : « arbre à beurre ») est le nom allemand de diverses plantes exotiques (d'Afrique et d'Inde notamment) riches en matière grasse, dont le karité. Kafka joue sans doute avec l'écho de différents patronymes juifs allemands ou

d'Europe centrale se terminant par *-baum* (celui de Franz Butterbaum étant plutôt improbable).

5. « *Je ne sais presque pas l'anglais* » : c'était aussi le cas de Kafka, qui avait étudié le français et l'italien.

6. *Tenir en respect les sept personnes ici présentes* : comme dans les contes des frères Grimm, et notamment « Le Vaillant Petit Tailleur » (1812), dont le titre allemand est « Sept d'un coup ».

7. *Manteau de la garde impériale* : manteau de drap noir, mi-long, qu'on portait aux cérémonies. Le bas du dos était fendu en deux parties égales, ce qui permettait de s'asseoir en laissant pendre les pans sur les côtés. Le mot est spécifique du parler de Prague pour *Gehrock* (« redingote »).

8. « *Alors je suis bien ton oncle Jakob* » : dans la famille de l'écrivain, c'est sans doute son cousin Otto Kafka (1879-1939) qui a inspiré ce personnage. Après avoir étudié le commerce à Prague puis à Vienne, Otto s'établit à Buenos Aires. En 1911, il fonda une compagnie d'export à New York.

9. *Staatsrat* (littéralement : *conseiller d'État*) est un statut plus européen qu'américain, et de surcroît non électoral. Dans la version éditée du premier chapitre, le terme est « traduit » par « Senator », qui s'impose aussi peu à peu dans le manuscrit à la place de *Staatsrat*.

10. Il est probable que ce qui déclenche ce *grand rire*, non partagé par les fonctionnaires américains du port, est une sorte de réflexe antisémite. L'entretien a lieu en allemand entre germanophones ; même le Roumain Schubal parle allemand.

11. *Johanna Brummer* : avant d'adopter le prénom *Johanna*, Kafka avait écrit « Kati », version hongroise de *Kätchen* (Catherine, en français). *Brummer* est un patronyme lourd à porter. Il signifie « bourdon » ou « grosse mouche », et a donné lieu à de nombreuses variations argotiques qui connotent à la fois le volume physique et la fringale sexuelle d'une femme. En argot, il peut aussi désigner un « beau brin de fille ».

Titre original :

AMERIKA

Traduction (sous le titre : *Le Disparu*)
et édition dérivées de la Bibliothèque de la Pléiade.

© *Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction et les notes ;
2024, pour la préface, la postface
et la présente édition revue.*

Couverture : Illustration © Thomas Merceron.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection

LA MÉTAMORPHOSE et autres récits. [Tous les textes parus du vivant de Kafka, I.]
Traduction et édition de Claude David.

UN ARTISTE DE LA FAIM, À LA COLONIE PÉNITENTIAIRE et autres récits.
[Tous les textes parus du vivant de Kafka, II.] *Traduction et édition de Claude David.*

AMERIKA. *Préface, traduction nouvelle et édition de Jean-Pierre Lefebvre. Postface de Jean Boutan.*

LE PROCÈS. *Préface de Philippe Lançon. Traduction nouvelle, postface et édition de Jean-Pierre Lefebvre. Notice sur les traductions du Procès par Régis Quatresous.*

Récit isolé

LA MÉTAMORPHOSE. *Traduction et édition de Claude David.*

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Jean-Pierre Lefebvre

Note sur le texte

AMERIKA

I. L'Homme de chauffe

DOSSIER

Chronologie

Bibliographie sélective

Adaptations du roman

Notes

Franz Kafka

Amerika

Karl Rossman a dix-sept ans quand ses parents l'expédient de Prague vers New York. Au moment où le bateau entre dans le port, Karl voit se dresser la statue de la Liberté brandissant une épée. Sombre présage ? Surgit bientôt un oncle d'Amérique providentiel qui convie le jeune homme dans sa riche demeure. Enivré de tant de luxe et de modernité, dans la verticalité de la ville de verre et d'acier, Karl doit pourtant renoncer bien vite à cet univers étincelant. Commence alors un périple semé d'embûches et de rencontres insolites dans lequel il se démène, tel un double de Charlot, et découvre, à travers les divers emplois qu'il occupe, un monde de plus en plus hostile...

Premier « long métrage romanesque » de Kafka, écrit avant *Le Procès* et *Le Château*, *Amerika* a paru en 1927, après la mort de son auteur. Dans ce conte cruel, anti-roman d'apprentissage, l'Amérique n'est assurément pas la nouvelle Terre promise qu'on annonçait au héros.

Avec une postface de Jean Boutan : « L'Amérique quand même ».

« Prudent comme il était en toutes choses, l'oncle conseilla à Karl de ne pas s'engager sérieusement, pour l'instant, en quoi que ce soit.

*Il fallait certes qu'il examine et regarde bien tout, mais sans se
laisser captiver. »*

Cette édition électronique du livre
Amerika de Franz Kafka
a été réalisée le 16 avril 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072858451 - Numéro d'édition : 356214).
Code produit : U28510 - ISBN : 9782072858475.
Numéro d'édition : 356216.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo